

МІНІСТЕРСТВО ОСВІТИ І НАУКИ УКРАЇНИ
ОДЕСЬКИЙ НАЦІОНАЛЬНИЙ УНІВЕРСИТЕТ імені І.І. МЕЧНИКОВА

LE FRANÇAIS PAR LES TEXTES
LECTURE ANALYTIQUE

НАВЧАЛЬНИЙ ПОСІБНИК

ОДЕСА
2009

Le français par les textes. Lecture analytique: Навчальний посібник для студентів III курсу французького відділення / Панченко І.В., Марінашвілі М.Д., Телецька Т.В., Млинчик А.В., Волошина Н.Г. – Одеса, 2009. – 96 с.

Рецензенти:

Карпенко О.Ю., доктор філологічних наук, професор (Одеський національний університет імені І.І.Мечникова);

Єрьомкіна Г.Г., кандидат філологічних наук, доцент
(Одеський державний медичний університет)

Друкується в авторській редакції

Рекомендовано до друку вченою радою Одеського національного університету імені І.І.Мечникова (протокол № 8 від 28.04.2009 р.)

Вступ.....	4
Unité 1	
LEÇON 1. Le rêve européen (Victor Hugo).....	5
LEÇON 2. Les yeux des pauvres (Charles Baudelaire)	9
LEÇON 3. La fin de Robinson Crusoé (Michel Tournier).....	13
LEÇON 4. Auberge espagnole (Alain-René Lesage).....	18
LEÇON 5. Ombre et lumière (Victor Hugo).....	23
LEÇON 6. Un père et un fils (Stendhal).....	29
LEÇON 7. Apparition (Gustave Flaubert).....	35
LEÇON 10. Rêve d'un promoteur (Emile Zola).....	40
LEÇON 9. Une entrée dans la vie (Louis-Ferdinand Céline).....	45
LEÇON 10. La dernière larme (Honoré de Balzac).....	50
LEÇON 11. Thérèse Desqueyroux (François Mauriac).....	56
LEÇON 12. Présumé coupable (Jean-Jaques Rousseau).....	67
Unité 2	
Texte 1. Jean Moulin au Panthéon (André Malraux).....	72
Texte 2. Rocambole (Nathalie Sarraute).....	77
Texte 3. Bouillon de culture (Philippe Meyer).....	80
Texte 4. La souris qui a dévoré la Brie. «Les paysans du Disneyland » («L'Événement du jeudi»).....	84
Annexe 1. Lexique.....	88
Annexe 2. Comment explorer un champ lexical.....	95

Вступ

Основною метою навчального посібника є розвиток вмінь лексико-змістового аналізу і коментування тексту, збагачення словникового запасу, активація навичок усного та письмового мовлення. Посібник передбачає підготовку студентів до проведення комплексного літературного, лексико-стилістичного та граматичного аналізу тексту на IV курсі.

Перша частина навчального посібника (Unité 1) містить 12 уроків. Кожен урок складається з тексту (неадаптованого уривку з художнього твору), що супроводжується низкою запитань (Etude du texte), спрямованих на більш глибоке осмислення студентами змісту тексту, розкриттю настанови автора, виявленню лексико-стилістичних засобів, використаних для її реалізації. Лексичні вправи (Enrichissez votre vocabulaire) спрямовані на вивчення багатозначності слів, активізації лексичного запасу (як окремих лексичних одиниць, так і стійких виразів). Передбачається, що курс практичної граматики вивчається за спеціальним посібником, отже система граматичних вправ (Grammaire et compréhension) до кожного уроку має на меті лише повторити та закріпити дві найскладніші для студентів граматичні теми: Артикль та Узгодження часів.

Творчі завдання (De la lecture à l'écriture) сприяють розвитку аналітичного мислення, стимулюють творчу діяльність студентів, розвивають писемне мовлення.

Друга частина навчального посібника (Unité 2) містить тексти та завдання до них, які призначені для самостійного опрацювання.

В посібнику представлені тексти таких французьких авторів, як В. Гюго, Ш. Бодлер, М. Турньє, А.-Р. Лезаж, Стендаль, Г. Флобер, Е. Золя, Селін, О. де Бальзак, Ф. Моріак, Ж.-Ж. Руссо, А. Мальро, Н. Саррот, а також статті з французької преси.

Такий добір текстів полегшує опрацювання уривків, що вивчаються, і дає змогу викладачеві пов'язати лексико-змістовий аналіз художнього твору з домашнім читанням.

При розробці посібника використовувались матеріали лексикографічних джерел, а також посібника L'art de lire / Colmez F., Astre M.-L., Defradas M.- P.: Bordas, 1993.- 336 p.

Наприкінці навчального посібника наведені Додатки (Annexes 1, 2), в яких представлено основні терміни, необхідні студентам для аналізу текстів. Як приклад наведено аналіз одного лексичного поля.

Навчальний посібник призначено для студентів III курсу факультетів іноземних мов, що вивчають французьку мову, як основну. Посібник може також використовуватись для студентів IV курсу, для яких французька є другою іноземною мовою. Посібник розраховано на 70 годин аудиторної та 24 години самостійної роботи.

UNITÉ 1

LEÇON 1

Le rêve européen

Depuis deux ans, des événements considérables se sont accomplis. La France a eu deux aventures ; une heureuse, sa délivrance ; une terrible, son démembrement. Dieu l'a traitée à la fois par le bonheur et par le malheur. Procédé de guérison efficace, mais inexorable. L'empire de moins, c'est le triomphe ; l'Alsace et la Lorraine de moins, c'est la catastrophe. Il y a là on ne sait quel mélange de redressement et d'abaissement. On se sent fier d'être libre, et humilié d'être moindre. Telle est aujourd'hui la situation de la France qu'il faut qu'elle reste libre et redevienne grande. Le contre-coup de notre destinée atteindra la civilisation tout entière, car ce qui arrive à la France arrive au monde. De là une anxiété générale, de là une attente immense ; de là, devant tous les peuples, l'inconnu. On s'effraie de cet inconnu. Eh bien, je dis qu'on s'effraie à tort. Loin de craindre, il faut espérer. Pourquoi? Le voici :

La France, je viens de le dire, a été délivrée et démembrée. Son démembrement a rompu l'équilibre européen, sa délivrance a fondé la République. Effrayante fracture à l'Europe ; mais avec la fracture le remède.

Je m'explique.

L'équilibre rompu d'un continent ne peut se reformer que par une transformation. Cette transformation peut se faire en avant ou en arrière, dans le mal ou dans le bien, par le retour aux ténèbres ou par l'entrée dans l'aurore. Le dilemme suprême est posé. Désormais, il n'y a plus de possible pour l'Europe que deux avenir : devenir Allemagne ou devenir France, je veux dire être un empire ou être une république.

C'est ce que le solitaire fatal de Sainte-Hélène avait prédit, avec une précision étrange, il y a cinquante-deux ans, sans se douter qu'il serait l'instrument indirect de cette transformation, et qu'il y aurait un Deux-Décembre pour aggraver le Dix-Huit-Brumaire, un Sedan pour dépasser Waterloo, et un Napoléon-le-Petit pour détruire Napoléon-le-Grand.

Seulement, si le côté noir de sa prophétie s'accomplissait, au lieu de l'Europe cosaque qu'il entrevoyait, nous aurions l'Europe vandale.

L'Europe empire ou l'Europe république : l'un de ces deux avenir est le passé.

Peut-on revivre le passé ?

Évidemment non.

Donc nous aurons l'Europe République.

Comment l'aurons-nous ?

Par une guerre ou par une révolution.

Par une guerre, si l'Allemagne y force la France. Par une révolution, si les rois y forcent les peuples. Mais, à coup sûr, cette chose immense, la République européenne, nous l'aurons.

Nous aurons ces grands États-Unis d'Europe, qui couronneront le vieux monde comme les États-Unis d'Amérique couronnent le nouveau. Nous aurons l'esprit de conquête transfiguré en esprit de découverte ; nous aurons la généreuse fraternité des nations au lieu de la fraternité féroce des empereurs ; nous aurons la patrie sans la frontière, le budget sans le parasitisme, le commerce sans la douane, la circulation sans la barrière, l'éducation sans l'abrutissement, la jeunesse sans la caserne, le courage sans le combat, la justice sans l'échafaud, la vie sans le meurtre, la forêt sans le tigre, la charrue sans le glaive, la parole sans le bâillon, la conscience sans le joug, la vérité sans le dogme, Dieu sans le prêtre, le ciel sans l'enfer, l'amour sans la haine. L'effroyable ligature de la civilisation sera défaite ; l'isthme affreux qui sépare ces deux mers, Humanité et Félicité, sera coupé. Il y aura sur le monde un flot de lumière. Et qu'est-ce que c'est que toute cette lumière? C'est la liberté. Et qu'est-ce que c'est que toute cette liberté ? C'est la paix.

Victor HUGO, *Lettre aux membres du congrès de la Paix à Lugano* (extrait), 20 septembre 1872.

Victor HUGO (1802-1885)

Farouche adversaire de Napoléon III, le poète visionnaire exprime dans ce texte sa conception politique née de la défaite des régimes autoritaires.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

• *démembrement* • *inexorable* • *le dilemme* • *prophétie* • *cosaque/vandale* • *parasitisme* • *le joug* • *le dogme* • *ligature* • *isthme* • *Félicité*.

A quels événements font allusion le *Deux-Décembre* et le *Dix-Huit-Brumaire*, *Sedan* et *Waterloo* ? Qui sont *Napoléon-le-Petit* et *Napoléon-le-Grand* ?

2. Type de texte et situation de production

Relevez les indices qui vous permettent d'identifier le type du texte :

- S'agit-il d'un texte de correspondance ordinaire ?
- À quel type de texte s'apparente-t-il ?

Qui est l'auteur du texte? À qui s'adresse-t-il? Dans quelles circonstances historiques?

3. La structure du texte

Mettez en évidence les trois parties du texte. Quelles formules servent de transition? Quel est le thème de chacune des trois parties? Montrez comment les temps verbaux dominants utilisés dans chacune des trois parties soulignent la structure du texte.

4. *L'enjeu du texte*

À quels *événements considérables* Victor Hugo fait-il allusion au début de l'extrait? Quel message veut-il faire passer aux membres du congrès de Lugano? Qu'est-ce qui rend nécessaire à ses yeux l'Europe unie?

Par quelles formules résume-t-il son idéal européen? Quel pays doit avoir selon lui un rôle prépondérant? Pourquoi sa préférence va-t-elle à la *république* et non à *l'empire*. Que symbolisent pour lui ces deux termes? Par quels procédés de style cherche-t-il à emporter l'adhésion de ceux auxquels il s'adresse? Relevez les expressions qui traduisent la vision du poète. Quelles en sont les connotations? De quelle nature est la vision?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Quelle est l'étymologie du mot *civilisation*?
- Recherchez les mots de la même famille (voir Lexique, Annexe 1) et utilisez certains d'entre eux en situation dans des phrases de votre composition.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:

le procédé de guérison efficace, se sentir fier de, se sentir humilié, rester libre, s'effrayer de qch, à tort, rompre l'équilibre, le retour aux ténèbres, avec une précision étrange, à coup sûr.

- Donnez en français la définition des mots suivants:

délivrance (f), anxiété (f), fracture (f), ténèbres (f. pl.), dilemme (m), entrevoir, conquête (f), découverte (f), conscience (f), ligature (f).

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:

fatal, forcer, esprit (m), frontière (f), combat (m).

- Trouvez les synonymes des mots suivants:

détruire, s'accomplir, généreux,-se, courage (m), féroce

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. Depuis deux ans, des événements considérables se sont accomplis. 2. La France a eu deux aventures; une heureuse, sa délivrance; une terrible, son démembrement. 3. Dieu l'a traitée à la fois par le bonheur et par le malheur. 4. Procédé de guérison efficace, mais inexorable. 5. L'empire de moins, c'est le triomphe; l'Alsace et la Lorraine de moins, c'est la catastrophe. 6. Il y a là on ne sait quel mélange de redressement et d'abaissement. 7. De là une anxiété générale, de là une attente immense; de là, devant tous les peuples, l'inconnu. 8. L'équilibre rompu

d'un continent ne peut se reformer que par une transformation. 9. Nous aurons ces grands États-Unis d'Europe, qui couronneront le vieux monde comme les États-Unis d'Amérique couronnent le nouveau. 10. Nous aurons l'esprit de conquête transfiguré en esprit de découverte ; nous aurons la généreuse fraternité des nations au lieu de la fraternité féroce des empereurs; nous aurons la patrie sans la frontière, le budget sans le parasitisme, le commerce sans la douane, la circulation sans la barrière, l'éducation sans l'abrutissement, la jeunesse sans la caserne, le courage sans le combat, la justice sans l'échafaud, la vie sans le meurtre...

II. Analysez l'emploi des temps:

1. Telle est aujourd'hui la situation de la France qu'il faut qu'elle reste libre et redevienne grande. 2. La France, je viens de le dire, a été délivrée et démembrée. 3. L'équilibre rompu d'un continent ne peut se reformer que par une transformation. 4. C'est ce que le solitaire fatal de Sainte-Hélène avait prédit, avec une précision étrange, il y a cinquante-deux ans, sans se douter qu'il serait l'instrument indirect de cette transformation, et qu'il y aurait un Deux-Décembre pour aggraver le Dix-Huit-Brumaire, un Sedan pour dépasser Waterloo, et un Napoléon-le-Petit pour détruire Napoléon-le-Grand. 5. Seulement, si le côté noir de sa prophétie s'accomplissait, au lieu de l'Europe cosaque qu'il entrevoyait, nous aurions l'Europe vandale. 6. Donc nous aurons l'Europe République. Comment l'aurons-nous ? Par une guerre ou par une révolution. 7. Par une guerre, si l'Allemagne y force la France. Par une révolution, si les rois y forcent les peuples.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. La preuve par l'histoire

Relevez sur une ligne du temps les différentes étapes des relations franco-allemandes de 1870 à 1993 (guerres et traités ou accords). Quel jugement peut-on porter rétrospectivement sur le projet de V. Hugo ?

2. Pour ou contre l'Europe ?

L'ambition que Victor Hugo nourrissait en 1872 pour l'Europe vous paraît-elle réalisée aujourd'hui ? Rassemblez des documents publiés à l'occasion du référendum du 20 septembre 1992 et comparez-en les slogans aux formules du texte. Soulignez les différences et les ressemblances.

3. L'art de dire

Préparez la lecture de ce texte et lisez-le de manière à en exprimer toute la conviction et la ferveur politique.

LEÇON 2

Les yeux des pauvres

Ah ! vous voulez savoir pourquoi je vous hais aujourd'hui. Il vous sera sans doute moins facile de le comprendre qu'à moi de vous l'expliquer ; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperméabilité féminine qui se puisse rencontrer.

Nous avons passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. Nous nous étions bien promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'un et à l'autre, et que nos deux âmes désormais n'en feraient plus qu'une; - un rêve qui n'a rien d'original, après tout, si ce n'est que, rêvé par tous les hommes, il n'a été réalisé par aucun.

Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir devant un café neuf qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. Le café étincelait. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, les pages aux joues rebondies traînés par les chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras tendu la petite amphore à bavaroises ou l'obélisque bicolore des glaces panachées ; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfrerie.

Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une quarantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir. Tous en guenilles. Ces trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge.

Les yeux du père disaient: « Que c'est beau ! que c'est beau ! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se porter sur ces murs. » - Les yeux du petit garçon : « Que c'est beau ! que c'est beau ! mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous. » - Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

Les chansonniers disent que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le coeur. La chanson avait raison ce soir-là, relativement à moi. Non seulement j'étais attendri par cette famille d'yeux, mais je me sentais un peu honteux de nos verres et de nos carafes, plus grands que notre soif. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher

amour, pour y lire *ma* pensée ; je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune, quand vous me dîtes : « Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux ouverts comme des portes cochères ! Ne pourriez-vous pas prier le maître du café de les éloigner d'ici ? » Tant il est difficile de s'entendre, mon cher ange, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment !

Charles BAUDELAIRE. *Le Spleen de Paris*. - P., 1869 (recueil posthume)

Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

Dans cette suite de petits poèmes en prose, qu'il pensait intituler *Le Promeneur solitaire*, l'auteur des *Fleurs du mal* évoque ses promenades dans Paris. L'ouvrage ne parut qu'en 1869.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

- *imperméabilité féminine* • *plein de gravois* • *les nappes des miroirs* • *corniches* • *amphore à bavaroises* • *la goinfrièrie* • *guenilles* • *des portes cochères* • *incommunicable*.

Qui sont Hébé et Ganymède ?

Que signifie le titre du recueil auquel appartient ce texte, *Le Spleen de Paris* ?

2. La situation de production

Résumez en une phrase l'anecdote qui sert de point de départ au texte.

Rapprochez la première et la dernière phrase :

- À quel type de texte s'apparente cette page ?
- À qui le narrateur s'adresse-t-il ? Quelle est son intention ?
- Quelle expression désigne le destinataire ? Quel paradoxe remarquez-vous ?

3. Enjeux et portée symbolique du texte

Qu'annonce la première phrase du texte ? Quelle en est la tonalité ? Quelle valeur donnez-vous à l'interjection *Ah!* ?

Quels sont les personnages en présence ? Leur identité est-elle connue ? Que symbolisent-ils ? Où la rencontre a-t-elle lieu ? Comment est-elle rendue possible ?

Quel contraste observez-vous entre le décor du café et le monde de la rue ? Montrez comment ce contraste est souligné par l'opposition des champs lexicaux et des images qui les évoquent.

Justifiez les réactions différentes des « trois paires d'yeux ».

Que ressent le poète devant ce spectacle ? Que souhaiterait-il trouver chez celle qu'il aime ? Pourquoi l'adjectif possessif est-il souligné dans le groupe « *ma* pensée » ?

Comment comprenez-vous l'expression : *vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune* ? Quelle image le poète donne-t-il de la femme qu'il aime ? Comment le *cher ange* réagit-elle ? Quelle est la tonalité de cette expression ? Quelle formule choque particulièrement le poète ? Quels reproches lui fait-il ?

Quels sont les deux thèmes de ce texte? Lequel vous semble le thème principal? le thème secondaire? Justifiez votre réponse.

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Du **gourmet** au **glouton** : explorez le champ lexical du rapport à la nourriture (voir Lexique, Annexes 1, 2) et employez certains des termes trouvés dans un court texte de votre composition.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:
sans doute, il est facile de, passer une journée, se promettre que, être réalisé par, les murs aveuglants de blancheur, mettre au service de, sur la chaussée, remplir l'office de bonne, en guenilles.
- Donnez en français la définition des mots suivants:
imperméabilité (f), étinceler, splendeur (f), corniche (f), goinfrerie (f), gibier (m), faucon (m), contempler, admiration (f), amollir.
- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:
paraître, âme (f), rêve (m), déployer, percher.
- Trouvez les synonymes des mots suivants:
haïr, ardeur (f), éblouissant,-e, pauvre, fasciné,-e.

GRAMMAIRE ET COMRÉHENSION

I. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, les pages aux joues rebondies traînées par les chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras tendu la petite amphore à bavaoises ou l'obélisque bicolore des glaces panachées ; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfrerie. 2. Ces trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge. 3. Les yeux du père disaient: « Que c'est beau ! que c'est beau ! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se porter sur ces murs. » 4. - Les yeux du petit garçon : « Que c'est beau ! que c'est beau ! mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous. » 5. Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde. 6. Les chansonniers disent que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le cœur. 7. Non seulement j'étais attendri par cette famille d'yeux, mais je me sentais un peu honteux de nos verres et de nos carafes, plus grands que notre soif. 8. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher amour, pour y lire *ma* pensée ; je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune... 9. Ne pourriez-vous pas prier

le maître du café de les éloigner d'ici ? » 10. Tant il est difficile de s'entendre, mon cher ange, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment !

II. Analysez l'emploi des temps:

1. Il vous sera sans doute moins facile de le comprendre qu'à moi de vous l'expliquer ; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperméabilité féminine qui se puisse rencontrer. 2. Nous avons passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. 3. Nous nous étions bien promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'un et à l'autre, et que nos deux âmes désormais n'en feraient plus qu'une ; - un rêve qui n'a rien d'original, après tout, si ce n'est que, rêvé par tous les hommes, il n'a été réalisé par aucun. 4. Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir devant un café neuf qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. 5. Le café étincelait. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs... 6. Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une quarantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. 7. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir. 8. Les yeux du père disaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se porter sur ces murs. » 9. Les chansonniers disent que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le cœur. 10. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher amour, pour y lire *ma* pensée ; je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune, quand vous me dîtes : « Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux ouverts comme des portes cochères ! Ne pourriez-vous pas prier le maître du café de les éloigner d'ici ? »

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. *Sujet de réflexion*

La Bruyère écrivait : « Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères. » Pouvez-vous reprendre cette formule à votre compte ? Illustrez votre développement d'exemples tirés de votre expérience personnelle et du spectacle du monde.

2. *Le visage du bonheur*

Représentez sous forme d'un montage illustré de documents et de textes l'idée que vous vous faites du bonheur.

3. *L'art de dire*

Préparez la lecture de ce « poème en prose » en veillant à en traduire par le rythme et l'intonation toute la diversité.

LEÇON 3

La fin de Robinson Crusôé

- Elle était là! Là, vous voyez, au large de la Trinité, à 9° 22' de latitude nord. Y a pas d'erreur possible !

L'ivrogne frappait de son doigt noir un lambeau de carte géographique souillé de taches de graisse, et chacune de ses affirmations passionnées soulevait le rire des pêcheurs et des dockers qui entouraient notre table.

On le connaissait. Il jouissait d'un statut à part. Il faisait partie du folklore local. Nous l'avions invité à boire avec nous pour entendre de sa voix éraillée quelques-unes de ses histoires. Quant à son aventure, elle était exemplaire et navrante à la fois, comme c'est souvent le cas.

Quarante ans plus tôt, il avait disparu en mer à la suite de tant d'autres. On avait inscrit son nom à l'intérieur de l'église avec ceux de l'équipage dont il faisait partie. Puis on l'avait oublié.

Pas au point cependant de ne pas le reconnaître, lorsqu'il avait reparu au bout de vingt-deux ans, hirsute et véhément, en compagnie d'un nègre. L'histoire qu'il dégorgeait à toute occasion était stupéfiante. Unique survivant du naufrage de son bateau, il serait resté seul sur une île peuplée de chèvres et de perroquets, sans ce nègre qu'il avait, disait-il, sauvé d'une horde de cannibales. Enfin une goélette anglaise les avait recueillis, et il était revenu, non sans avoir eu le temps de gagner une petite fortune grâce à des trafics divers assez faciles dans les Caraïbes de cette époque.

Tout le monde l'avait fêté. Il avait épousé une jeunesse qui aurait pu être sa fille, et la vie ordinaire avait apparemment recouvert cette parenthèse béante, incompréhensible, pleine de verdure luxuriante et de cris d'oiseaux, ouverte dans son passé par un caprice du destin.

Apparemment oui, car en vérité, d'année en année, un sourd ferment semblait ronger de l'intérieur la vie familiale de Robinson. Vendredi, le serviteur noir, avait succombé le premier. Après des mois de conduite irréprochable, il s'était mis à boire - discrètement d'abord, puis de façon de plus en plus tapageuse. Ensuite il y avait eu l'affaire des deux filles mères, recueillies par l'hospice du Saint-Esprit, et qui avaient donné naissance presque simultanément à des bébés métis d'une évidente ressemblance. Le double crime n'était-il pas signé ?

Mais Robinson avait défendu Vendredi avec un étrange acharnement. Pourquoi ne le renvoyait-il pas ? Quel secret - inavouable peut-être - le liait-il au nègre ?

Enfin des sommes importantes avaient été volées chez leur voisin, et avant même qu'on eût soupçonné qui que ce soit, Vendredi avait disparu.

- L'imbécile ! avait commenté Robinson. S'il voulait de l'argent pour partir, il n'avait qu'à m'en demander !

Et il avait ajouté imprudemment :

- D'ailleurs, je sais bien où il est parti !

La victime du vol s'était emparée du propos et avait exigé de Robinson ou qu'il remboursât l'argent, ou alors qu'il livrât le voleur. Robinson, après une faible résistance, avait payé.

Mais depuis ce jour, on l'avait vu, de plus en plus sombre, traîner sur les quais ou dans les bouchons du port en répétant parfois :

- Il y est retourné, oui, j'en suis sûr, il y est ce voyou à cette heure !

Car il était vrai qu'un ineffable secret l'unissait à Vendredi, et ce secret, c'était une certaine petite tache verte qu'il avait fait ajouter dès son retour par un cartographe du port sur le bleu océan des Caraïbes. Cette île, après tout, c'était sa jeunesse, sa belle aventure, son splendide et solitaire jardin ! Qu'attendait-il sous ce ciel pluvieux, dans cette ville gluante, parmi ces négociants et ces retraités ?

Sa jeune femme, qui possédait l'intelligence du coeur, fut la première à deviner son étrange et mortel chagrin.

- Tu t'ennuies, je le vois bien. Allons, avoue que tu la regrettes !

- Moi ? Tu es folle ! Je regrette qui, quoi ?

- Ton île déserte, bien sûr ! Et je sais ce qui te retient de partir dès demain, je le sais, va ! C'est moi !

Il protestait à grands cris, mais plus il criait fort, plus elle était sûre d'avoir raison.

Elle l'aimait tendrement et n'avait jamais rien su lui refuser. Elle mourut. Aussitôt il vendit sa maison et son champ, et frêta un voilier pour les Caraïbes.

Des années passèrent encore. On recommença à l'oublier. Mais quand il revint de nouveau, il parut plus changé encore qu'après son premier voyage.

C'était comme aide-cuisinier à bord d'un vieux cargo qu'il avait fait la traversée. Un homme vieilli, brisé, à demi noyé dans l'alcool.

Ce qu'il dit souleva l'hilarité générale. Introuvable ! Malgré des mois de recherche acharnée, son île était demeurée introuvable. Il s'était épuisé dans cette exploration vaine avec une rage désespérée, dépensant ses forces et son argent pour retrouver cette terre de bonheur et de liberté qui semblait engloutie à jamais.

- Et pourtant, elle était là ! répétait-il une fois de plus ce soir en frappant du doigt sur sa carte.

Alors un vieux timonier se détacha des autres et vint lui toucher l'épaule.

- Veux-tu que je te dise, Robinson ? Ton île déserte, bien sûr qu'elle est toujours là. Et même, je peux t'assurer que tu l'as bel et bien retrouvée !

- Retrouvée ? Robinson suffoquait. Mais puisque je te dis...

- Tu l'as retrouvée ! Tu es passé peut-être dix fois devant. Mais tu ne l'as pas reconnue.

- Pas reconnue ?

- Non, parce qu'elle a fait comme toi, ton île : elle a vieilli ! Eh oui, vois-tu, les fleurs deviennent fruits et les fruits deviennent bois, et le bois vert devient bois mort. Tout va très vite sous les tropiques. Et toi ? Regarde-toi dans une glace, idiot ! Et dis-moi si elle t'a reconnu, ton île, quand tu es passé devant ?

Robinson ne s'est pas regardé dans une glace, le conseil était superflu. Il a promené sur tous ces hommes un visage si triste et si hagard que la vague des rires qui repartait de plus belle s'est arrêtée net, et qu'un grand silence s'est fait dans le tripot.

Michel TOURNIER. *La Fin de Robinson Cruséo // Le Coq de bruyère*. - P.:Ed. Gallimard, 1978.

Michel TOURNIER (né en 1924)

En reprenant mythe ou personnages légendaires, il invite à méditer sur la condition humaine ou notre temps. Le mythe de Robinson lui a inspiré *Vendredi ou Les limbes du Pacifique* et la nouvelle *La fin de Robinson Cruséo*

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

• latitude • naufrage • goélette • trafic • hospice • bouchon • fréter • voilier • cargo • timonier • tripot

2. Les indices du texte

Qui raconte? Où se déroule la scène initiale (lieu et décor) ?

De qui est-il question ? Comment le personnage est-il d'abord désigné ?

Quand découvrons-nous de qui il s'agit ?

3. L'ordre du récit, le jeu des temps

Sur le schéma suivant, faites apparaître les expressions qui marquent le début :

- de la scène initiale ;
- du retour en arrière ;
- du retour à la scène initiale.



Notez les temps utilisés :

- dans le retour en arrière ;
- dans le début et la fin du récit.

Que se passe-t-il de particulier ce soir-là ? Quel adverbe et quel changement de temps le signalent ?

Quel effet produit le passé composé dans le dernier paragraphe ?

4. Le rythme du récit

Combien de lignes sont consacrées aux 22 ans du premier voyage ? aux années qui ont suivi le premier retour ? au deuxième voyage ?

Qu'est-ce qui n'est pas raconté ou l'est brièvement ? Relevez les expressions signalant ces ellipses narratives. Sur quoi l'auteur a-t-il voulu insister ? Relevez les indices de temps et les faits qui marquent la progression de « l'étrange et mortel chagrin » de Robinson.

5. La portée symbolique du texte

« Relevez les expressions qui évoquent l'île : quelles en sont les connotations ?

Que révèle le timonier à Robinson ? Quel rôle a-t-il dans ce récit ? Quel est l'effet de ses paroles ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Relevez dans le texte les termes associés à *la navigation maritime*.
- Faites entrer dans un contexte les mots et les expressions ci-dessous:

lambeau (m), souillé, -e, jouir de, faire partie, à la suite de qch, au point de, à toute occasion, horde (f), ronger, succomber, renvoyer qn, s'emparer de qch, livrer, s'épuiser, bel et bien, s'arrêter net, être englouti, -e, à jamais.

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:

dégorger, fêter, voler, traîner

- Trouvez les synonymes des mots et des expressions suivants :

au large, affirmation (f), navrant, -e, hirsute, jeunesse (f), béant, -e, ferment (m), tapageur, -euse, donner naissance, acharnement (m), ineffable, hilarité (f), exploration (f), suffoquer, superflu, -e, hagard, -e

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Relevez dans le texte les cas de l'emploi du subjonctif, commentez-les.

II. Expliquez l'emploi ou le non-emploi de l'article:

1. L'ivrogne frappait de son doigt noir un lambeau de carte géographique souillé de taches de graisse. 2. Il jouissait d'un statut à part. 3. ... il avait reparu au bout de vingt-deux ans, hirsute et véhément, en compagnie d'un nègre. 4. Unique survivant du naufrage de son bateau, il serait resté seul sur une île peuplée de chèvres et de perroquets, sans ce nègre qu'il avait, disait-il, sauvé d'une horde de cannibales. 5. Enfin une goélette anglaise les avait recueillis, et il était revenu, non sans avoir eu le temps de gagner une petite fortune grâce à des trafics divers assez faciles dans les Caraïbes de cette époque. 6. Il avait épousé une jeunesse qui aurait

pu être sa fille, et la vie ordinaire avait apparemment recouvert cette parenthèse béante, incompréhensible, pleine de verdure luxuriante et de cris d'oiseaux, ouverte dans son passé par un caprice du destin. 7. D'année en année, un sourd ferment semblait ronger de l'intérieur la vie familiale de Robinson. 8. Robinson avait défendu Vendredi avec un étrange acharnement. 9. S'il voulait de l'argent pour partir, il n'avait qu'à m'en demander. 10. Car il était vrai qu'un ineffable secret l'unissait à Vendredi, et ce secret, c'était une certaine petite tache verte qu'il avait fait ajouter dès son retour par un cartographe du port sur le bleu océan des Caraïbes. 11. Des années passèrent encore. 12. C'était comme aide-cuisinier à bord d'un vieux cargo qu'il avait fait la traversée. Un homme vieilli, brisé, à demi noyé dans l'alcool. 13. Il s'était épuisé dans cette exploration vaine avec une rage désespérée, dépensant ses forces et son argent pour retrouver cette terre de bonheur et de liberté qui semblait engloutie à jamais. 14. Alors un vieux timonier se détacha des autres et vint lui toucher l'épaule. 15. Robinson ne s'est pas regardé dans une glace, le conseil était superflu.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. À la manière de...

En reprenant le schéma de cette nouvelle et le procédé de l'ellipse (voir dans le Lexique, Annexe 1), mettez en scène sur ses vieux jours un héros que le roman, la B.D. ou le cinéma ont célébré dans la force de l'âge (Ulysse, d'Artagnan, Tintin...) et qui évoquerait des souvenirs de jeunesse.

RETENEZ

- Un récit peut être chronologique, c'est-à-dire rapporter les faits dans l'ordre où ils se sont produits. Mais on peut évoquer des événements antérieurs par des retours en arrière. Attention aux repères de temps et au jeu des temps verbaux !
- Le narrateur peut s'attarder sur certains événements ou, au contraire, les évoquer rapidement. Il peut aussi en passer certains sous silence, par le procédé de l'ellipse, signalée par des expressions telles que « *vingt ans après* »... Les choix se font selon l'importance relative qu'il souhaite donner aux événements.

LEÇON 4

Auberge espagnole

Gil Blas de Santillane, 17 ans, a quitté la maison paternelle afin de poursuivre ses études et de tenter fortune à Salamanque. Il est muni de 40 ducats et d'une mule médiocre, qu'il cède pour presque rien à un maquignon, dès son arrivée dans la bourgade de Penaflor.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte¹ me mena chez un muletier qui devait partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partirait avant le jour, et qu'il aurait soin de me venir réveiller. Nous convînmes du prix tant pour le louage d'une mule que pour ma nourriture; et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuelo, qui, chemin faisant, se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disait dans la ville. Enfin, il allait de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble, et continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre. On m'accommoda des oeufs. Pendant qu'on me les apprêtait, je liai conversation avec l'hôtesse que je n'avais point encore vue. Elle me parut assez jolie; et je trouvai ses allures si vives, que j'aurais bien jugé, quand son mari ne me l'aurait pas dit, que ce cabaret devait être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : « Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. » Puis, se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou : « Excusez mes transports, ajouta-t-il; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.»

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre, et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : « Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à

¹ L'aubergiste Corcuelo, à qui il s'est naïvement confié.

Penafior.

- Comment connu! reprit-il sur le même ton. Nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige; et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages.» Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essayer, au hasard d'avoir le sort d'Antée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles; j'aurais bien connu, à ses flatteries outrées, que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. « Ah! très volontiers, s'écria-t-il; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance. »

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. À l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges ; ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent; tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps, il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondis point mal aux santés qu'il me portait; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit : « J'ai une truite excellente ; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. - Qu'appelez-vous trop friand? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé; vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince. »

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : «

Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. » L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. À la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les oeufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie. « Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point sur leur parole la huitième merveille du monde. » En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

LESAGE, *Gil Blas de Santillane*, I, 2, 1715.

Alain-René LESAGE (1668-1747)

Auteur de comédies et de romans. *L'histoire de Gil Blas de Santillane* (1715-1747) suit l'aventureuse progression vers la sagesse et le bonheur d'un être inexpérimenté face au monde.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

• *nous convînmes* • *un cabaret achalandé* • *une rapière* • *essuyer (une accolade)* • *ses démonstrations, ses hyperboles* • *parasites* • *mon panégyriste* • *un morceau friand*.

Qui était Antée ? Que signifie *avoir le sort d'Antée* ?

2. Les indices du texte

Qui raconte ? Que raconte-t-il ? À quels temps le récit est-il fait ? Repérez les passages ou remarques où le narrateur adulte porte un jugement sur sa mésaventure. Quelle image donne-t-il de celui qu'il fut ? Relevez les indices de temps et de lieu. Analysez la fonction des personnages en prenant comme protagoniste le jeune écolier. Qui sont les adjutants et les opposants ? Que remarquez-vous ?

3. La séquence narrative

Dégagez la composition du texte en retrouvant les différentes étapes de la séquence narrative. La séquence marque-t-elle une amélioration ou une dégradation pour le protagoniste ? Justifiez votre réponse.

4. Personnages et enjeu du texte

Quelles expressions évoquent la silhouette du « cavalier » ?

- Qu'est-ce qui caractérise son comportement ? son discours ?
- Pourquoi ses propos sont-ils le plus souvent rapportés au discours direct ?
- Par quel procédé de style flatte-t-il l'écolier ? Relevez les exemples les plus caractéristiques.
- À quel type ce personnage s'apparente-t-il ? Par quoi le protagoniste se laisse-t-il successivement séduire ? Qu'est-ce qui le rend vulnérable ?
- À quel type de personnage s'apparente-t-il ? Cette aventure vise-t-elle à amuser ou comporte-t-elle une morale ? À quelle fable ce récit vous fait-il penser ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Explorez le champ lexical de la tromperie (voir Lexique, Annexes 1, 2). Utilisez certains des termes trouvés en situation dans des phrases de votre composition.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:
chemin faisant; un jour maigre; répondre sur-le-champ; être maître de sa joie; un grand personnage; par complaisance; faire raison à qn; boire et manger tout son souïl; finir la comédie; se divertir de la crédulité de qn.
- Donnez en français la définition des mots suivants:
omelette (f), trésor (m), prix (m), bonheur (m), entretien (m), possible, libre, registre (m), hasard (m), louange (f), prodige (m).
- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:
part (f), allure (f), côté (m), étoile (f), mal (m), plat.

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

- I. Transposez les propos du muletier au discours direct et expliquez le jeu des temps.
- II. Quelle est la valeur de la proposition *quand son mari ne me l'aurait pas dit* ? Substituez à *quand* une conjonction équivalente et récrivez la phrase.
- III. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:
 1. C'était un jour maigre.
 2. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue.
 3. On lui apporta un couvert.
 4. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours.
 5. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges .
 6. En même temps, il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison.
 7. Je ne répondis point mal aux santés qu'il me portait; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner.
 8. Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de

l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. 9. « Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. 10. Soyez désormais en garde contre les louanges. 11. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité.

IV. Analysez l'emploi des temps:

1. Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devait partir le lendemain pour Astorga. 2. Ce muletier me dit qu'il partirait avant le jour, et qu'il aurait soin de me venir réveiller. 3. Nous convînmes du prix tant pour le louage d'une mule que pour ma nourriture; et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui, chemin faisant, se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disait dans la ville. 4. Enfin, il allait de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilité. 5. Je les laissai ensemble, et continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien. 6. Elle me parut assez jolie; et je trouvai ses allures si vives, que j'aurais bien jugé, quand son mari ne me l'aurait pas dit, que ce cabaret devait être fort achalandé. 7. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : « Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo et le flambeau de la philosophie ». 8. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci? 9. Vous passez ici pour un prodige; et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages. 10. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles; j'aurais bien connu, à ses flatteries outrées, que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. À la manière de ...

Même s'ils ne portent plus la rapière, trompeurs, hâbleurs et parasites prolifèrent toujours : à vous d'évoquer, à la première ou à la troisième personne, une mystification dont vous avez été victime ou témoin. Prêtez au « trompeur » le discours séducteur qui lui convient.

LEÇON 5

Ombre et lumière

Pour avoir volé du pain, Jean Valjean a été condamné au bagne; ses tentatives d'évasion ont retardé sa libération. Au bout de vingt ans, c'est un être aigri et révolté qui sort du bagne de Toulon. Repoussé partout, il n'a trouvé asile que chez l'évêque de Digne, monseigneur Myriel. Bien que touché par cet accueil, Jean Valjean, pendant la nuit, est tenté de s'emparer des couverts d'argent rangés dans un placard de la chambre de l'évêque.

Jean Valjean écouta. Aucun bruit.

Il poussa la porte.

Il la poussa du bout du doigt, légèrement, avec cette douceur furtive et inquiète d'un chat qui veut entrer.

La porte céda à la pression et fit un mouvement imperceptible et silencieux qui élargit un peu l'ouverture.

Il attendit un moment, puis poussa la porte une seconde fois, plus hardiment.

Elle continua de céder en silence. L'ouverture était assez grande maintenant pour qu'il pût passer. Mais il y avait près de la porte une petite table qui faisait avec elle un angle gênant et qui barrait l'entrée.

Jean Valjean reconnut la difficulté. Il fallait à toute force que l'ouverture fût encore élargie.

Il prit son parti, et poussa une troisième fois la porte, plus énergiquement que les deux premières. Cette fois il y eut un gond mal huilé qui jeta tout à coup dans cette obscurité un cri rauque et prolongé.

Jean Valjean tressaillit. Le bruit de ce gond sonna dans son oreille avec quelque chose d'éclatant et de formidable comme le clairon du jugement dernier. Dans les grossissements fantastiques de la première minute, il se figura presque que ce gond venait de s'animer et de prendre tout à coup une vie terrible, et qu'il aboyait comme un chien pour avertir tout le monde et réveiller les gens endormis.

Il s'arrêta, frissonnant, éperdu, et retomba de la pointe du pied sur le talon. Il entendait ses artères battre dans ses tempes comme deux marteaux de forge, et il lui semblait que son souffle sortait de sa poitrine avec le bruit du vent qui sort d'une caverne. Il lui paraissait impossible que l'horrible clameur de ce gond irrité n'eût pas ébranlé toute la maison comme une secousse de tremblement de terre ; la porte, poussée par lui, avait pris l'alarme et avait appelé ; le vieillard allait se lever, les deux vieilles femmes allaient crier, on viendrait à l'aide ; avant un quart d'heure, la ville serait en rumeur et la gendarmerie sur pied. Un moment il se crut perdu.

Il demeura où il était, pétrifié comme la statue de sel, n'osant faire un

mouvement.

Quelques minutes s'écoulèrent. La porte s'était ouverte toute grande. Il se hasarda à regarder dans la chambre. Rien n'y avait bougé. Il prêta l'oreille. Rien ne remuait dans la maison. Le bruit du gond rouillé n'avait éveillé personne.

Ce premier danger était passé, mais il y avait encore en lui un affreux tumulte. Il ne recula pas pourtant. Même quand il s'était cru perdu, il n'avait pas reculé. Il ne songea plus qu'à finir vite. Il fit un pas et entra dans la chambre.

Cette chambre était dans un calme parfait. On y distinguait çà et là des formes confuses et vagues qui, au jour, étaient des papiers épars sur une table, des in-folio ouverts, des volumes empilés sur un tabouret, un fauteuil chargé de vêtements, un prie-Dieu, et qui à cette heure n'étaient plus que des coins ténébreux et des places blanchâtres. Jean Valjean avança avec précaution en évitant de se heurter aux meubles. Il entendait au fond de la chambre la respiration égale et tranquille de l'évêque endormi.

Il s'arrêta tout à coup. Il était près du lit. Il y était arrivé plus tôt qu'il n'aurait cru.

La nature mêle quelquefois ses effets et ses spectacles à nos actions avec une espèce d'à-propos sombre et intelligent, comme si elle voulait nous faire réfléchir. Depuis près d'une demi-heure un grand nuage couvrait le ciel. Au moment où Jean Valjean s'arrêta en face du lit, ce nuage se déchira, comme s'il l'eût fait exprès, et un rayon de lune, traversant la longue fenêtre, vint éclairer subitement le visage pâle de l'évêque. Il dormait paisiblement. Il était presque vêtu dans son lit, à cause des nuits froides des Basses-Alpes, d'un vêtement de laine brune qui lui couvrait les bras jusqu'aux poignets. Sa tête était renversée sur l'oreiller dans l'attitude abandonnée du repos ; il laissait pendre hors du lit sa main ornée de l'anneau pastoral et d'où étaient tombées tant de bonnes oeuvres et de saintes actions. Toute sa face s'illuminait d'une vague expression de satisfaction, d'espérance et de béatitude. C'était plus qu'un sourire et presque un rayonnement. Il y avait sur son front l'inexprimable réverbération d'une lumière qu'on ne voyait pas. L'âme des justes pendant le sommeil contemple un ciel mystérieux.

Un reflet de ce ciel était sur l'évêque.

C'était en même temps une transparence lumineuse, car ce ciel était au dedans de lui. Ce ciel, c'était sa conscience.

Au moment où le rayon de lune vint se superposer, pour ainsi dire, à cette clarté intérieure, l'évêque endormi apparut comme dans une gloire. Cela pourtant resta doux et voilé d'un demi-jour ineffable. Cette lune dans le ciel, cette nature assoupie, ce jardin sans un frisson, cette maison si calme, l'heure, le moment, le

silence, ajoutaient je ne sais quoi de solennel et d'indicible au vénérable repos de ce sage, et enveloppaient d'une sorte d'auréole majestueuse et sereine ces cheveux blancs et ces yeux fermés, cette figure où tout était espérance et où tout était confiance, cette tête de vieillard et ce sommeil d'enfant.

Il y avait presque de la divinité dans cet homme ainsi auguste à son insu.

Jean Valjean, lui, était dans l'ombre, son chandelier¹ de fer à la main, debout, immobile, effaré de ce vieillard lumineux. Jamais il n'avait rien vu de pareil. Cette confiance l'épouvantait. Le monde moral n'a pas de plus grand spectacle que celui-là: une conscience troublée et inquiète, parvenue au bord d'une mauvaise action, et contemplant le sommeil d'un juste.

Ce sommeil, dans cet isolement, et avec un voisin tel que lui, avait quelque chose de sublime qu'il sentait vaguement, mais impérieusement.

Nul n'eût pu dire ce qui se passait en lui, pas même lui. Pour essayer de s'en rendre compte, il faut rêver ce qu'il y a de plus violent en présence de ce qu'il y a de plus doux. Sur son visage même on n'eût rien pu distinguer avec certitude. C'était une sorte d'étonnement hagard. Il regardait cela. Voilà tout. Mais quelle était sa pensée ? il eût été impossible de le deviner. Ce qui était évident, c'est qu'il était ému et bouleversé. Mais de quelle nature était cette émotion ?

Son oeil ne se détachait pas du vieillard. La seule chose qui se dégageât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision. On eût dit qu'il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se perd et celui où l'on se sauve. Il semblait prêt à briser ce crâne ou à baiser cette main.

Au bout de quelques instants, son bras gauche se leva lentement vers son front, et il ôta sa casquette, puis son bras retomba avec la même lenteur, et Jean Valjean rentra dans sa contemplation, sa casquette dans la main gauche, sa massue dans la main droite, ses cheveux hérissés sur sa tête farouche.

L'évêque continuait de dormir dans une paix profonde sous ce regard effrayant.

Un reflet de lune faisait confusément visible au-dessus de la cheminée le crucifix qui semblait leur ouvrir les bras à tous les deux, avec une bénédiction pour l'un et un pardon pour l'autre.

Tout à coup Jean Valjean remit sa casquette sur son front, puis marcha rapidement, le long du lit, sans regarder l'évêque, droit au placard qu'il entrevoyait près du chevet; il leva le chandelier de fer comme pour forcer la serrure; la clef y était; il l'ouvrit; la première chose qui lui apparut fut le panier d'argenterie; il le prit, traversa la chambre à grands pas sans précaution et sans s'occuper du bruit, gagna la

¹ Un chandelier de mineur, sorte de pic d'acier.

porte, rentra dans l'oratoire, ouvrit la fenêtre, saisit son bâton, enjamba l'appui du rez-de-chaussée, mit l'argenterie dans son sac, jeta le panier, franchit le jardin, sauta par-dessus le mur comme un tigre, et s'enfuit.

Victor HUGO, « *Fantine* », chap. XI, *Les Misérables*, 1861.

Victor HUGO (1802-1885)

Achévé en 1862, le roman des Misérables est à la fois roman social dénonçant l'injustice et la misère, et « épopée de l'âme », dominée par la figure de Jean Valjean, l'ancien forçat se rachetant par le travail, la générosité et l'abnégation.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

- *l'anneau pastoral* • *dans une gloire* • *ineffable* • *l'oratoire*

2. Les indices du texte

Qui raconte ? Le narrateur s'efface-t-il ou intervient-il dans le récit ?

Où et à quel moment se passe l'action ? Qui est le protagoniste ?

3. Structure du texte et rythme de l'action

Étudiez la progression de l'action en complétant le tableau suivant :

	Repères temporels	Perceptions auditives et visuelles	Attitudes du personnage	Émotions et sentiments du personnage
progression du personnage				
élément modificateur				
développement				
résolution finale				

- Par quels procédés la première partie ménage-t-elle un effet de suspense ?
- Sur quels moments le récit s'attarde-t-il ?
- Où s'accélère-t-il ? Comment la syntaxe et le rythme des phrases traduisent-ils cette accélération ?

4. L'action

Comment se comporte Jean Valjean dans la première partie ?

Quelles comparaisons et métaphores évoquent les objets environnants ? Quelle perception du monde reflètent-elles ? Précisez l'état d'esprit du personnage.

Qu'est-ce qui bouleverse le personnage dans la vision de l'évêque endormi ? Comment est souligné le contraste entre les deux personnages ?

Relevez les expressions suggérant l'éveil de la conscience dans l'esprit du protagoniste : que soulignent-elles ?

Qu'est-ce qui semble un instant l'emporter ? Comment peut s'expliquer la

résolution finale ?

5. La portée symbolique du texte

Que symbolisent l'ombre et la lumière dans le texte ?

- Quel personnage est associé à l'ombre ? lequel à la lumière ?
- Relevez les notations de lumière : que symbolise le rayonnement ?

Quelle est l'importance de cette scène dans la destinée de Jean Valjean ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

• Quels termes (noms, adjectifs, verbes) peuvent désigner une *lumière intense* ? Utilisez en situation certains des termes trouvés dans des phrases de votre composition.

- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:

pousser du bout du doigt; mouvement imperceptible; prendre l'alarme; se croire perdu; pétrifié comme la statue de sel; un ciel mystérieux; à toute force; prêter l'oreille; des papiers épars; une vague expression de satisfaction et de béatitude.

- Donnez en français la définition des mots suivants:

porte (f), silence (m), force (f), énergiquement, clameur (f), aide (f), danger (m), sombre, intelligent,-e, lune (f), tabouret (m).

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:

douceur (f), rayon (m), gagner, pied (m), lit (m), nature (f), moral , repos (m).

- Trouvez les synonymes des mots suivants:

violent,-e, parfait,-e, calme, ténébreux,-se, maison (f), troublé,-e, physionomie (f), croire, bouger.

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Dans la phrase: *La seule chose qui se dégagât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision* précisez et expliquez le mode de la relative *qui se dégagât*.

II. Quelle est la fonction de l'adjectif **visible** dans *Un reflet de lune faisait confusément visible au-dessus de la cheminée le crucifix ... ?*

III. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. Il poussa la porte. 2. La porte céda à la pression et fit un mouvement imperceptible et silencieux qui élargit un peu l'ouverture. 3. Cette fois il y eut un gond mal huilé qui jeta tout à coup dans cette obscurité un cri rauque et prolongé. 4. Il lui semblait que son souffle sortait de sa poitrine avec le bruit du vent qui sort d'une caverne. 5. Il demeura où il était, pétrifié comme la statue de sel, n'osant faire un mouvement. 6. On y distinguait çà et là des formes confuses et vagues qui, au jour, étaient des papiers épars sur une table, des in-folio ouverts, des volumes empilés sur un tabouret, un fauteuil chargé de vêtements, un prie-Dieu, et qui à cette

heure n'étaient plus que des coins ténébreux et des places blanchâtres. 7. . Depuis près d'une demi-heure un grand nuage couvrait le ciel. 8. Toute sa face s'illuminait d'une vague expression de satisfaction, d'espérance et de béatitude. 9. Il y avait presque de la divinité dans cet homme ainsi auguste à son insu. 10. Le monde moral n'a pas de plus grand spectacle que celui-là : une conscience troublée et inquiète, parvenue au bord d'une mauvaise action, et contemplant le sommeil d'un juste.

IV. Analysez l'emploi des temps:

1. L'ouverture était assez grande maintenant pour qu'il pût passer. 2. Il fallait à toute force que l'ouverture fût encore élargie. 3. Dans les grossissements fantastiques de la première minute, il se figura presque que ce gond venait de s'animer et de prendre tout à coup une vie terrible, et qu'il aboyait comme un chien pour avertir tout le monde et réveiller les gens endormis. 4. Il lui paraissait impossible que l'horrible clameur de ce gond irrité n'eût pas ébranlé toute la maison comme une secousse de tremblement de terre. 5. Rien n'y avait bougé. Il prêta l'oreille. Rien ne remuait dans la maison. Le bruit du gond rouillé n'avait éveillé personne. 6. La seule chose qui se dégageât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision. 7. On eût dit qu'il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se perd et celui où l'on se sauve. 8. . Mais quelle était sa pensée ? il eût été impossible de le deviner. Ce qui était évident, c'est qu'il était ému et bouleversé. Mais de quelle nature était cette émotion ? 9. L'évêque continuait de dormir dans une paix profonde sous ce regard effrayant. 10. Tout à coup Jean Valjean remit sa casquette sur son front, puis marcha rapidement, le long du lit, sans regarder l'évêque, droit au placard qu'il entrevoyait près du chevet.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. Narration

Après avoir bravé un interdit, vous vous trouvez embarqué(e) dans une situation délicate. Racontez, en ménageant un effet de suspense et en décrivant le «drame» intérieur que vous avez vécu.

2. Souvenir

Racontez une rencontre qui vous a particulièrement marqué(e).

3. Le combat du bien et du mal

Cherchez des contes et légendes qui illustrent le combat du bien et du mal. Comparez-les (ce qui symbolise le bien, le mal ; l'issue du combat...).

LEÇON 6

Un père et un fils

L'action se déroule dans la petite ville de Verrières, dans le Doubs.

Ma femme a réellement beaucoup de tête ! se disait, le lendemain à six heures du matin, le maire de Verrières, en descendant à la scie du père Sorel. Quoi que je lui aie dit, pour conserver la supériorité qui m'appartient, je n'avais pas songé que si je ne prends pas ce petit abbé Sorel, qui, dit-on, sait le latin comme un ange, le directeur du dépôt¹, cette âme sans repos, pourrait bien avoir la même idée que moi et me l'enlever. Avec quel ton de suffisance il parlerait du précepteur de ses enfants!... Ce précepteur, une fois à moi, portera-t-il la soutane ?

M. de Rénal était absorbé dans ce doute, lorsqu'il vit de loin un paysan, homme de près de six pieds, qui, dès le petit jour, semblait fort occupé à mesurer des pièces de bois déposées le long du Doubs, sur le chemin de halage. Le paysan n'eut pas l'air fort satisfait de voir approcher M. le maire, car ses pièces de bois obstruaient le chemin et étaient déposées là en contravention.

Le père Sorel, car c'était lui, fut très surpris et encore plus content de la singulière proposition que M. de Rénal lui faisait pour son fils Julien. Il ne l'en écouta pas moins avec cet air de tristesse mécontente et de désintéret dont sait si bien se revêtir la finesse des habitants de ces montagnes. Esclaves du temps de la domination espagnole, ils conservent encore ce trait de la physionomie du fellah de l'Egypte.

La réponse de Sorel ne fut d'abord que la longue récitation de toutes les formules de respect qu'il savait par coeur. Pendant qu'il répétait ces vaines paroles, avec un sourire gauche qui augmentait l'air de fausseté et presque de friponnerie naturel à sa physionomie, l'esprit actif du vieux paysan cherchait à découvrir quelle raison pouvait porter un homme aussi considérable à prendre chez lui son vaurien de fils. Il était fort mécontent de Julien, et c'était pour lui que M. de Rénal lui offrait le gage inespéré de 300 francs par an, avec la nourriture et même l'habillement. Cette dernière prétention, que le père Sorel avait eu le génie de mettre en avant subitement, avait été accordée de même par M. de Rénal.

Cette demande frappa le maire. Puisque Sorel n'est pas ravi et comblé de ma proposition, comme naturellement il devrait l'être, il est clair, se dit-il, qu'on lui a fait des offres d'un autre côté; et de qui peuvent-elles venir, si ce n'est du Valenod ? Ce fut en vain que M. de Rénal pressa Sorel de conclure sur-le-champ : l'astuce du vieux paysan s'y refusa opiniâtrement; il voulait, disait-il, consulter son fils, comme

¹ Valenod, le directeur de la prison. Une rivalité sociale oppose les deux hommes

si, en province, un père riche consultait un fils qui n'a rien, autrement que pour la forme.

Une scie à eau se compose d'un hangar au bord d'un ruisseau. Le toit est soutenu par une charpente qui porte sur quatre gros piliers en bois. À huit ou dix pieds d'élévation, au milieu du hangar, on voit une scie qui monte et descend, tandis qu'un mécanisme fort simple pousse contre cette scie une pièce de bois. C'est une roue mise en mouvement par le ruisseau qui fait aller ce double mécanisme : celui de la scie qui monte et descend, et celui qui pousse doucement la pièce de bois vers la scie, qui la débite en planches.

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèces de géants qui, armés de lourdes haches, équarrissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le hangar; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis à l'action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche, comme il tombait :

- Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.

Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique que pour la perte de son livre qu'il adorait.

- Descends, animal, que je te parle.

Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père, qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des noix et l'en frappa sur l'épaule. À peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu'il va me faire ! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Il n'y avait pas un an que sa jolie figure commençait à lui donner quelques voix amies parmi les jeunes filles. Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré ce vieux chirurgien-major qui un jour osa parler au maire au sujet des platanes.

Ce chirurgien payait quelquefois au père Sorel la journée de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire, c'est-à-dire ce qu'il savait d'histoire : la campagne de 1796 en Italie. En mourant, il lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, les arrérages de sa demi-solde et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans *le ruisseau public*, détourné par le crédit de M. le maire.

À peine entré dans la maison, Julien se sentit l'épaule arrêtée par la puissante main de son père ; il tremblait, s'attendait à quelques coups.

- Réponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan, tandis que sa main le retournait comme la main d'un enfant retourne un soldat de plomb. Les grands yeux noirs et remplis de larmes de Julien se trouvèrent en face des petits yeux gris et méchants du vieux charpentier, qui avait l'air de vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, 1830, livre 1, chap. IV.

STENDHAL (Henri Beyle, dit) (1783-1842)

Ses romans, *Le Rouge et le Noir* (1830), *La Chartreuse de Parme* (1839) mettent en scène des personnages passionnés, sensibles et ambitieux, en révolte contre l'ordre établi et voués à la quête du bonheur.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

- *chemin de halage* • *fellah* • *équarri* • *les arrérages de sa demi-solde*

D'où vient l'expression *une voix de stentor* ?

Qu'est-ce que le *Mémorial de Sainte-Hélène*? Qui est le héros de la campagne d'Italie de 1796 ? Qui a institué la Légion d'honneur ?

2. Indices et structure du texte

Qui raconte ? Quel est le point de vue adopté ?

Quel est le thème du chapitre ?

Dégagez la structure du texte en précisant pour chaque partie le lieu, les personnages.

Quel personnage constitue le lien entre les diverses parties ?

À quel moment le portrait de Julien est-il introduit ?

3. Une scène de comédie

Dans la première partie, qui sont les deux personnages en présence ? Que révèle la façon dont ils sont désignés ?

Qui est le demandeur? Que cherche-t-il à obtenir? Sa tentative est-elle couronnée de succès ? À quoi s'est-il heurté ?

Précisez les motivations des deux personnages. Qu'est-ce qui fait de cette scène une petite comédie? Étudiez les attitudes des personnages. Pourquoi le narrateur révèle-t-il leurs arrière-pensées ?

4. Le personnage de Julien

Relevez les expressions décrivant le père Sorel et ses fils aînés.

Étudiez le portrait de Julien : quels en sont les champs lexicaux dominants ? Quel contraste physique est souligné entre Julien et le reste de sa famille ? Qu'est-ce qui renforce sa singularité dans son milieu familial et social ? Relevez les termes qui décrivent le comportement de Sorel à l'égard de son fils. À quel champ lexical appartiennent-ils ? Comment le texte explique-t-il ce comportement? Comment Julien réagit-il ?

En quoi le lieu où Julien s'était réfugié est-il symbolique ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Explorez le champ lexical de la crainte (voir Lexique, Annexes 1, 2). Utilisez certains des termes trouvés en situation dans un petit texte de votre composition.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:

avoir beaucoup de tête; conserver la supériorité; âme sans repos; être absorbé dans le doute; avoir l'air fort; être une charge à sa famille; se refuser opiniâtrement; perdre l'équilibre; à la bonne heure; être animé de la haine.

- Donnez en français la définition des mots suivants:

tristesse (f), paysan (m), riche, usine (f), travail (m), brisé,-e, chercher, maison (f), haïr, enseigner, mentir, tranquille.

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:

tête (f), âme (f), jour (m), domination (f), gauche, esprit (m), frapper, pousser, voler, coup (m), ordre (m), taille (f), peine (f).

- Trouvez les synonymes des mots suivants:

chemin (m), surpris,e, proposition (f), figure (f), vouloir.

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Quel est le mode de *qui l'eussent brisé* ? Quelle est la nuance exprimée ? Récrivez la phrase en remplaçant *mais* par *si*.

II. Quel rapport logique est exprimé par le groupe apposé ***Objet des mépris de tous à la maison***, il haïssait ses frères et son père... ? Récrivez la phrase en exprimant ce rapport par la subordination.

III. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. Le paysan n'eut pas l'air fort satisfait de voir approcher M. le maire, car ses pièces de bois obstruaient le chemin et étaient déposées là en contravention. 2. La réponse de Sorel ne fut d'abord que la longue récitation de toutes les formules de respect qu'il savait par coeur. 3. Cette dernière prétention, que le père Sorel avait eu le génie de mettre en avant subitement, avait été accordée de même par M. de Rênal. 4. Une scie à eau se compose d'un hangar au bord d'un ruisseau. 5. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. 6. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. 7. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. 8. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air méchant. 9. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. 10.- Réponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan.

IV. Analysez l'emploi des temps:

1. Quoi que je lui aie dit, pour conserver la supériorité qui m'appartient, je n'avais pas songé que si je ne prends pas ce petit abbé Sorel, qui, dit-on, sait le latin comme un ange, le directeur du dépôt, cette âme sans repos, pourrait bien avoir la même idée que moi et me l'enlever. 2. Ce précepteur, une fois à moi, portera-t-il la

soutane ? 3. Cette demande frappa le maire. Puisque Sorel n'est pas ravi et comblé de ma proposition, comme naturellement il devrait l'être, il est clair, se dit-il, qu'on lui a fait des offres d'un autre côté; et de qui peuvent-elles venir, si ce n'est du Valenod ? 4. En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor; personne ne répondit. 5. Celui-ci se dirigea vers le hangar; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. 6. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même. 7. - Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure. 8. Son père, qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des noix et l'en frappa sur l'épaule. 9. À peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. 10. En mourant, il lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, les arrérages de sa demi-solde et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans *le ruisseau public*, détourné par le crédit de M. le maire.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. Suite de texte

Imaginez et rédigez la suite de l'entretien du père et du fils. Veillez à respecter le caractère et les rapports des deux personnages.

LEÇON 7

Apparition

Le 15 septembre 1840, le jeune Frédéric Moreau, 18 ans, «nouvellement promu bachelier», quitte Paris pour regagner la maison familiale à Nogent-sur-Seine, par le bateau à vapeur la Ville-de-Montereau.

A part quelques bourgeois, aux Premières, c'étaient des ouvriers, des gens de boutique avec leurs femmes et leurs enfants. Comme on avait coutume alors de se vêtir sordidement en voyage, presque tous portaient de vieilles calottes grecques ou des chapeaux déteints, de maigres habits noirs, râpés par le frottement du bureau, ou des redingotes ouvrant la capsule de leurs boutons pour avoir trop servi au magasin ; çà et là, quelque gilet à châle laissait voir une chemise de calicot, maculée de café; des épingles de chrysocale piquaient des cravates en lambeaux ; des sous-pieds cousus retenaient des chaussons de lisière; deux ou trois gredins qui tenaient des bambous à ganse de cuir lançaient des regards obliques, et des pères de famille ouvraient de gros yeux, en faisant des questions. Ils causaient debout, ou bien accroupis sur leurs bagages; d'autres dormaient dans des coins ; plusieurs mangeaient. Le pont était sali par des écales de noix, des bouts de cigares, des pelures de poires, des détritrus de charcuterie apportée dans du papier; trois ébénistes, en blouse, stationnaient devant la cantine ; un joueur de harpe en haillons se reposait, accoudé sur son instrument ; on entendait par intervalles le bruit du charbon de terre dans le fourneau, un éclat de voix, un rire ; - et le capitaine, sur la passerelle, marchait d'un tambour à l'autre, sans s'arrêter. Frédéric, pour rejoindre sa place, poussa la grille des Premières, déranger deux chasseurs avec leurs chiens.

Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpitaient au vent derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manoeuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle,

posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites.

Une négresse, coiffée d'un foulard, se présenta en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. « Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices. » Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ?

Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre. Elle avait dû, bien des fois au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans ! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau ; Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit :

- Je vous remercie, Monsieur.

Leurs yeux se rencontrèrent.

- Ma femme, es-tu prête ? cria le sieur Arnoux¹ apparaissant dans le capot de l'escalier.

Mlle Marthe courut vers lui, et, cramponnée à son cou, elle tirait sa moustache. Les sons d'une harpe retentirent, elle voulut voir la musique ; et bientôt le joueur d'instrument, amené par la négresse, entra dans les Premières. Arnoux le reconnut pour un ancien modèle ; il le tutoya, ce qui surprit les assistants. Enfin le harpiste rejeta ses longs cheveux derrière ses épaules, étendit les bras et se mit à jouer.

C'était une romance orientale, où il était question de poignards, de fleurs et d'étoiles. L'homme en haillons chantait cela d'une voix mordante ; les battements de la machine coupaient la mélodie à fausse mesure ; il pinçait plus fort : les cordes vibraient, et leurs sons métalliques semblaient exhiler des sanglots, et comme la plainte d'un amour orgueilleux et vaincu. Des deux côtés de la rivière, des bois

¹ Dont Frédéric a fait la connaissance un peu plus tôt, sur le pont.

s'inclinaient jusqu'au bord de l'eau; un courant d'air frais passait; Mme Arnoux regardait au loin d'une manière vague. Quand la musique s'arrêta, elle remua les paupières plusieurs fois, comme si elle sortait d'un songe.

Gustave FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, 1869.

Gustave FLAUBERT (1821-1880)

Considéré comme le chef de file de l'école réaliste. A travers la vie et l'échec du protagoniste, *L'Éducation sentimentale* (1869) restitue une époque (1840-1867) et l'échec d'une génération qui a vu le naufrage des espoirs du début du siècle.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

- *chrysocale* • *chaussons de lisière* • *tambour*.

2. Les indices du texte

Quand et où se passe la scène ? Qui est le protagoniste ? Que se passe-t-il ?

Quelle est la structure du texte ? Précisez pour chaque partie le lieu et les personnages en présence. Comment s'opère le passage d'un tableau à l'autre ?

3. Narrateur et points de vue

À quelle personne le texte est-il rédigé ? Qui raconte ? Le narrateur est-il présent dans le texte ou s'efface-t-il ?

Peut-on préciser qui regarde dans le premier paragraphe ? Étudiez le tableau : quels champs lexicaux dominant ? Quelle impression est créée ?

À travers le regard de qui la suite de la scène est-elle décrite ?

- Relevez les verbes de perception et leurs sujets.
- Notez des réflexions du personnage rapportées au discours indirect libre.
- À quel moment découvrons-nous l'identité de la jeune femme ? Le texte nous renseigne-t-il sur elle ou n'en découvrons-nous que ce que Frédéric devine peu à peu ou imagine ?

4. Une apparition

Étudiez le portrait de la jeune femme (attitudes, lignes, couleurs) : quels sont les champs lexicaux dominants ? Comment l'auteur met-il en valeur le personnage ?

Quelles sont les connotations du terme *apparition* ?

Quels autres aspects du personnage vont enrichir la rêverie amoureuse ? Comment le jeune Frédéric apparaît-il à travers cette page ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Étudiez le champ sémantique du terme *apparition*. Utilisez les différentes significations de ce terme en situation dans des phrases de votre composition.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:
avoir coutume de faire qch; lancer des regards obliques; se vêtir sordidement;

faire un bond;garder la même attitude; ce fut comme une apparition; dissimuler sa manœuvre; faire une découverte; surprendre les assistants; d'une manière vague.

- Donnez en français la définition des mots suivants:

voyage (m), magasin (m), bagage (m), question (f), cantine (f), se planter, curiosité (f), acquisition (f), orgueilleux,-se, vaincre, frais,-îche.

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:

maigre, bureau (m), bouton (m), servir, pont (m), éclat (m), figure (f), dos (m), jouer, ancien,-ne, faux,-sse, corde (f), air (m).

- Trouvez les synonymes des mots suivants:

vêtir, causer, affecter, splendeur (f), observer, extraordinaire, fort,-e, surprendre.

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Quelle est la valeur de *cependant* dans la phrase: *Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre ?* Proposez une expression synonyme.

II. Indiquez les temps verbaux et leur valeur dans le paragraphe commençant par *Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, ...*

III. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. A part quelques bourgeois, aux Premières, c'étaient des ouvriers, des gens de boutique avec leurs femmes et leurs enfants. 2. Comme on avait coutume alors de se vêtir sordidement en voyage, presque tous portaient de vieilles calottes grecques ou des chapeaux déteints, de maigres habits noirs, râpés par le frottement du bureau, ou des redingotes ouvrant la capsule de leurs boutons pour avoir trop servi au magasin. 3. Ça et là, quelque gilet à châle laissait voir une chemise de calicot, maculée de café; des épingles de chrysocale piquaient des cravates en lambeaux. 4. Des sous-pieds cousus retenaient des chaussons de lisière; deux ou trois gredins qui tenaient des bambous à ganse de cuir lançaient des regards obliques, et des pères de famille ouvraient de gros yeux, en faisant des questions. 5. Le pont était sali par des écales de noix, des bouts de cigares, des pelures de poires, des détritrus de charcuterie apportée dans du papier; trois ébénistes, en blouse, stationnaient devant la cantine. 6. On entendait par intervalles le bruit du charbon de terre dans le fourneau, un éclat de voix, un rire; - et le capitaine, sur la passerelle, marchait d'un tambour à l'autre, sans s'arrêter. 7. Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpaient au vent derrière elle. 8. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. 9. Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie

plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites. 10. C'était une romance orientale, où il était question de poignards, de fleurs et d'étoiles.

IV. Analysez l'emploi des temps:

1. Frédéric, pour rejoindre sa place, poussa la grille des Premières, déranger deux chasseurs avec leurs chiens. 2. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda. 3. Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. 4. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. 5. Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition. 6. Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau ; Frédéric fit un bond et le rattrapa. 7. Mlle Marthe courut vers lui, et, cramponnée à son cou, elle tirait sa moustache. 8. Les sons d'une harpe retentirent, elle voulut voir la musique; et bientôt le joueur d'instrument, amené par la négresse, entra dans les Premières. 9. L'homme en haillons chantait cela d'une voix mordante ; les battements de la machine coupaient la mélodie à fausse mesure; il pinçait plus fort : les cordes vibraient, et leurs sons métalliques semblaient exhiler des sanglots. 10. Quand la musique s'arrêta, elle remua les paupières plusieurs fois, comme si elle sortait d'un songe.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. Changement de point de vue

Rédigez la scène de la rencontre en adoptant le point de vue de la jeune femme.

2. De l'impression vécue à l'écriture romanesque

Vous avez été vivement ému (ébloui, scandalisé, atterré, attendri...) par une rencontre, un événement fortuit: rappelez les circonstances et les événements. Racontez la scène à la troisième personne.

LEÇON 10

Rêve d'un promoteur

Sous le Second Empire, Saccard s'occupe d'urbanisme à l'Hôtel de Ville de Paris. Il s'apprête à profiter de sa situation pour s'enrichir par la spéculation immobilière

Deux mois avant la mort d'Angèle, il l'avait menée, un dimanche, aux buttes Montmartre. La pauvre femme adorait manger au restaurant ; elle était heureuse, lorsque, après une longue promenade, il l'atablait dans quelque cabaret de la banlieue. Ce jour-là, ils dînèrent au sommet des buttes, dans un restaurant dont les fenêtres s'ouvraient sur Paris, sur cet océan de maisons aux toits bleuâtres, pareils à des flots pressés emplissant l'immense horizon. Leur table était placée devant une des fenêtres.

Ce spectacle des toits de Paris égaya Saccard. Au dessert, il fit apporter une bouteille de bourgogne. Il souriait à l'espace, il était d'une galanterie inusitée. Et ses regards, amoureuxment, redescendaient toujours sur cette mer vivante et pullulante, d'où sortait la voix profonde des foules. On était à l'automne ; la ville, sous le grand ciel pâle, s'alanguissait d'un gris doux et tendre, piqué çà et là de verdure sombres, qui ressemblaient à de larges feuilles de nénuphars nageant sur un lac ; le soleil se couchait dans un nuage rouge, et, tandis que les fonds s'emplissaient d'une brume légère, une poussière d'or, une rosée d'or tombait sur la rive droite de la ville, du côté de la Madeleine et des Tuileries. C'était comme le coin enchanté d'une cité des *Mille et Une Nuits*, aux arbres d'émeraude, aux toits de saphir, aux girouettes de rubis. Il vint un moment où le rayon qui glissait entre deux nuages fut si resplendissant, que les maisons semblèrent flamber et se fondre comme un lingot d'or dans un creuset.

« Oh ! vois, dit Saccard, avec un rire d'enfant, il pleut des pièces de vingt francs dans Paris ! »

Angèle se mit à rire à son tour, en accusant ces pièces-là de n'être pas faciles à ramasser. Mais son mari s'était levé, et s'accoudant sur la rampe de la fenêtre :

« C'est la colonne Vendôme, n'est-ce pas, qui brille là-bas ?... Ici, plus à droite, voilà la Madeleine... Un beau quartier, où il y a beaucoup à faire... Ah ! cette fois, tout va brûler ! Vois-tu ?... On dirait que le quartier bout dans l'alambic de quelque chimiste. »

Sa voix devenait grave et émue. La comparaison qu'il avait trouvée parut le frapper beaucoup. Il avait bu du bourgogne, il s'oublia, il continua, étendant le bras pour montrer Paris à Angèle qui s'était également accoudée, à son côté :

« Oui, oui, j'ai bien dit, plus d'un quartier va fondre, et il restera de l'or aux doigts des gens qui chaufferont et remueront la cuve. Ce grand innocent de Paris !

Vois donc comme il est immense et comme il s'endort doucement ! C'est bête, ces grandes villes ! Il ne se doute guère de l'armée de pioches qui l'attaquera un de ces beaux matins, et certains hôtels de la rue d'Anjou ne reluiraient pas si fort sous le soleil couchant, s'ils savaient qu'ils n'ont plus que trois ou quatre ans à vivre. »

Angèle croyait que son mari plaisantait. Il avait parfois le goût de la plaisanterie colossale et inquiétante. Elle riait, mais avec un vague effroi, de voir ce petit homme se dresser au-dessus du géant couché à ses pieds, et lui montrer le poing, en pinçant ironiquement les lèvres.

« On a déjà commencé, continua-t-il. Mais ce n'est qu'une misère. Regarde là-bas, du côté des Halles, on a coupé Paris en quatre... »

Et de sa main étendue, ouverte et tranchante comme un coutelas, il fit signe de séparer la ville en quatre parts.

« Tu veux parler de la rue de Rivoli et du nouveau boulevard que l'on perce ? demanda sa femme.

- Oui, la grande croisée de Paris, comme ils disent. Ils dégagent le Louvre et l'Hôtel de Ville. Jeux d'enfants que cela ! C'est bon pour mettre le public en appétit... Quand le premier réseau sera fini, alors commencera la grande danse. Le second réseau trouera la ville de toutes parts, pour rattacher les faubourgs au premier réseau. Les tronçons agoniseront dans le plâtre... Tiens, suis un peu ma main. Du boulevard du Temple à la barrière du Trône, une entaille ; puis, de ce côté, une autre entaille, de la Madeleine à la plaine Monceau ; et une troisième entaille dans ce sens, une autre dans celui-ci, une entaille là, une entaille plus loin, des entailles partout, Paris haché à coups de sabre, les veines ouvertes, nourrissant cent mille terrassiers et maçons, traversé par d'admirables voies stratégiques qui mettront les forts au coeur des vieux quartiers. »

La nuit venait. Sa main sèche et nerveuse coupait toujours dans le vide. Angèle avait un léger frisson, devant ce couteau vivant, ces doigts de fer qui hachaient sans pitié l'amas sans bornes des toits sombres. Depuis un instant, les brumes de l'horizon roulaient doucement des hauteurs, et elle s'imaginait entendre, sous les ténèbres qui s'amassaient dans les creux, de lointains craquements comme si la main de son mari eût réellement fait les entailles dont il parlait, crevant Paris d'un bout à l'autre, brisant les poutres, écrasant les moellons, laissant derrière elle de longues et affreuses blessures de murs croulants. La petitesse de cette main, s'acharnant sur une proie géante, finissait par inquiéter ; et, tandis qu'elle déchirait sans effort les entrailles de l'énorme ville, on eût dit qu'elle prenait un étrange reflet d'acier, dans le crépuscule bleuâtre.

« Il y aura un troisième réseau, continua Saccard, au bout d'un silence, comme

se parlant à lui-même ; celui-là est trop lointain, je le vois moins. Je n'ai trouvé que peu d'indices... Mais ce sera la folie pure, le galop infernal des millions, Paris soulé et assommé ! »

Il se tut de nouveau, les yeux fixés ardemment sur la ville, où les ombres roulaient de plus en plus épaisses. Il devait interroger cet avenir trop éloigné qui lui échappait. Puis, la nuit se fit, la ville devint confuse, on l'entendit respirer largement, comme une mer dont on ne voit plus que la crête pâle des vagues. Çà et là, quelques murs blanchissaient encore ; et, une à une, les flammes jaunes des becs de gaz piquèrent les ténèbres, pareilles à des étoiles s'allumant dans le noir d'un ciel d'orage.

Emile ZOLA. *La Curée*. - P., 1871.

Emile ZOLA (1840-1902)

L'écrivain naturaliste se double d'un poète épique et visionnaire pour peindre les mutations de son époque.

ETUDE DU TEXTE

1. *Consultez les usuels*

Repérez sur le plan de Paris les lieux évoqués.

Informez-vous sur le baron Haussmann et les grands travaux de Paris sous le Second Empire.

2. *Les indices du texte*

Le narrateur est-il intérieur ou extérieur au récit ? À quel moment le récit est-il fait du point de vue de Saccard ? d'Angèle ? Notez l'expression qui introduit chaque changement de point de vue. Relevez les indices de temps et de lieu. Comment le moment et la situation favorisent-ils le déploiement de la rêverie ? Dégagez en une phrase le thème du texte.

3. *La description de Paris*

Du point de vue de qui est-elle faite ?

Étudiez les indications de lumières, de couleurs, les métaphores et les comparaisons :

- À quelle technique picturale cette description de Paris fait-elle penser ?
- Quel contraste observez-vous entre les fonds (rive gauche) et la rive droite ?
- Quel nouveau champ lexical apparaît dans l'évocation de la rive droite ?

Comment symbolise-t-il le rêve de Saccard ?

4. *Le protagoniste*

Que suggère son nom ?

Qu'est-ce qui fait naître et entretient son exaltation ?

Comment se révèle-t-il à travers son comportement et son discours ?

- Notez les expressions décrivant ses attitudes et ses gestes.
- Quels thèmes la rêverie développe-t-elle successivement ? Appuyez votre

réponse sur l'étude des champs lexicaux dominants et de leurs connotations.

Comment Angèle réagit-elle face à Saccard? Comment ses sentiments nous sont-ils révélés?

Quelle image de Saccard finit par s'imposer dans l'esprit d'Angèle et celui du lecteur?

5. La portée symbolique du texte

Regroupez les termes décrivant la ville comme un organisme vivant .

Que symbolisent ce *petit homme* et cette *main d'acier* acharnée sur la ville ?

Quelle est l'intention de l'auteur ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Regroupez les termes du texte appartenant au champ lexical du *saccage* et complétez-en la liste. Utilisez certains des termes trouvés dans un texte court de votre composition.

- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:

un océan de maisons;il était d'une galanterie inusitée; un de ces beaux matins; un vague effroi; mettre le public en appétit; avoir un léger frisson; sourire à l'espace; avoir le goût de plaisanterie; doigts de fer; le galop infernal des millions; lingot d'or.

- Donnez en français la définition des mots suivants:

restaurant (m), mois (m), long,-ue automne (m), chauffer, ville (f), innocent,-e, se douter, couteau (m), interroger, allumer.

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:

vague (adj.), tour (m), pièce (f), colonne (f), signe (m), creux (m).

- Trouvez les synonymes des mots suivants:

se presser, immense, ressembler, grave, ému,-e, effroi (m), admirable.

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Pourquoi *il l'atablait* plutôt que *ils s'atablaient* ?

II. *Ce petit homme se dresser... à ses pieds.* Indiquez la nature et la fonction de ce groupe. Proposez deux tournures équivalentes.

III. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. Au dessert, il fit apporter une bouteille de bourgogne. 2. On était à l'automne ; la ville, sous le grand ciel pâle, s'alanguissait d'un gris doux et tendre, piqué çà et là de verdure sombres, qui ressemblaient à de larges feuilles de nénuphars nageant sur un lac . 3 Le soleil se couchait dans un nuage rouge, et, tandis que les fonds s'emplissaient d'une brume légère, une poussière d'or, une rosée d'or tombait sur la rive droite de la ville, du côté de la Madeleine et des Tuileries. 4. C'était comme le coin enchanté d'une cité des *Mille et Une Nuits*, aux arbres d'émeraude, aux toits de saphir, aux girouettes de rubis. 5. « Oh ! vois, dit Saccard,

avec un rire d'enfant, il pleut des pièces de vingt francs dans Paris ! » 6. « On a déjà commencé, continua-t-il. Mais ce n'est qu'une misère ». 7. Depuis un instant, les brumes de l'horizon roulaient doucement des hauteurs. 8. Je n'ai trouvé que peu d'indices... 9. Mais ce sera la folie pure, le galop infernal des millions, Paris soulé et assommé! 10. ... une à une, les flammes jaunes des becs de gaz piquèrent les ténèbres, pareilles à des étoiles s'allumant dans le noir d'un ciel d'orage.

IV. Analysez l'emploi des temps:

1. Deux mois avant la mort d'Angèle, il l'avait menée, un dimanche, aux buttes Montmartre. 2. Ce jour-là, ils dînèrent au sommet des buttes, dans un restaurant dont les fenêtres s'ouvraient sur Paris, sur cet océan de maisons aux toits bleuâtres, pareils à des flots pressés emplissant l'immense horizon. 3. Il vint un moment où le rayon qui glissait entre deux nuages fut si resplendissant, que les maisons semblèrent flamber et se fondre comme un lingot d'or dans un creuset. 4. Angèle se mit à rire à son tour, en accusant ces pièces-là de n'être pas faciles à ramasser. 5. Sa voix devenait grave et émue. La comparaison qu'il avait trouvée parut le frapper beaucoup. 6. Il avait bu du bourgogne, il s'oublia, il continua, étendant le bras pour montrer Paris à Angèle qui s'était également accoudée, à son côté. 7 « Oui, oui, j'ai bien dit, plus d'un quartier va fondre, et il restera de l'or aux doigts des gens qui chaufferont et remueront la cuve ». 8. Quand le premier réseau sera fini, alors commencera la grande danse. 9. La nuit venait. 10. Il se tut de nouveau, les yeux fixés ardemment sur la ville, où les ombres roulaient de plus en plus épaisses.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. Sujet d'imagination

À votre tour, imaginez la rêverie d'un promoteur devant un paysage encore sauvegardé.

2. Sujet de réflexion

Réhabiliter, ou démolir pour reconstruire: en faisant discuter deux personnages, ou dans un développement ordonné, opposez les arguments en faveur de la réhabilitation d'un quartier ancien ou au contraire en faveur de sa reconstruction.

3. Commentaire composé

En vous appuyant sur les réponses au questionnaire ci-dessus, vous rédigerez un commentaire de ce texte en suivant par exemple le plan suivant :

- 1) Le thème du texte.
- 2) Lieu et moment où se situe la scène.
- 3) Les personnages en présence.
- 4) Le protagoniste (sa fonction sociale, ses rêves et la façon dont il s'exprime).
- 5) La portée symbolique du texte.

LEÇON 9

Une entrée dans la vie

Le lendemain¹, on s'est mis en quête d'une maison réellement sérieuse pour que je commence dans le commerce. Une place même un peu sévère, où on ne me laisserait rien passer.

Pour bien apprendre, il faut que ça barde ! Telle était l'opinion d'Edouard². Il avait vingt ans de références. Tout le monde était de son avis.

Dans le commerce, bien représenter c'est tout à fait essentiel. Un employé qui se néglige, c'est de la honte pour ses patrons... Sur les chaussures, vous êtes jugés !... Ne pas faire pauvre pour les arpions !...

Au «Prince Régent» devant les Halles, c'était la maison centenaire... On pouvait pas désirer mieux ! Une réputation de tout temps pour les formes féroces et pointues... «bec de canard » genre habillé. Les ongles vous rentrent tous dans la viande, c'est le moignon d'Élégant ! Ma mère m'en a payé deux paires qu'étaient pratiquement inusables. On est passés ensuite en face aux « Classes Méritantes » Confections... On a profité des soldes, fallait finir de m'équiper.

Elle m'a payé trois pantalons, si impeccables, si solides, qu'on les a pris un peu plus grands, avec de l'ourlet pour dix ans. Je grandissais encore beaucoup. Le veston était le plus sombre, je gardais aussi mon brassard, le deuil de Grand-mère. Je devais faire tout à fait sérieux. En cols non plus faut pas se tromper... C'est par la largeur qu'on se rachète tant qu'on est jeune et grêle d'en haut. La seule coquetterie permise c'était la cravate légère, le papillon, monté système. Une chaîne de montre évidemment, mais brunie aussi pour le deuil. J'avais tout ça. J'étais correct. J'étais lancé. Papa aussi portait une montre, mais en or lui, un chronomètre... Il a compté dessus toutes les secondes jusqu'à la fin... La grande aiguille, ça le fascinait, celle qui court vite. Il bougeait plus à la regarder pendant des heures...

Ma mère m'a conduit elle-même chez Monsieur Berlope, Rubans Garnitures, rue de la Michodière, juste après le Boulevard, pour me présenter.

Comme elle était très scrupuleuse, elle l'a bien renseigné d'avance... Qu'il aurait du mal avec moi, que je leur donnerais du fil à retordre, que j'étais assez paresseux, foncièrement désobéissant, et passablement étourdi. C'étaient des idées à elle... Je faisais toujours ce que je pouvais. En plus, elle les a prévenus, que je me fouillais le nez sans cesse, que c'était une vraie passion. Elle a recommandé qu'on me fasse honte. Que depuis toujours ils essayaient de m'améliorer, qu'ils arrivaient pas à grand-chose.... Monsieur Berlope, en écoutant ces détails, il se curait lui

¹ Le lendemain du certificat d'études primaires, examen créé en 1874.

² L'oncle de Ferdinand.

lentement les ongles... Il restait grave et soucieux. Il portait un fameux gilet parsemé d'abeilles en or... Je me souviens aussi de sa barbe éventail et de sa calotte ronde brodée, qu'il a pas ôtée pour nous.

Enfin, il a répondu... Il essaierait de me dresser... Il me regardait toujours pas... Si je montrais de la bonne volonté, de l'intelligence et du zèle... Eh bien, il verrait... Après quelques mois au rayon, on m'enverrait peut-être dehors... Avec un placier... Porter les marmottes. Ça me ferait voir les clients... Mais avant de m'aventurer, il faudrait d'abord qu'il se rende compte à quoi j'étais bon.... Si j'avais le sens du commerce!... La vocation d'employé... La compétence... Le dévouement....

D'après ce qu'avait dit ma mère, ça demeurait tout de même bien douteux... Tout en causant, Monsieur Berlope, il se redonnait un coup de peigne, il se bichonnait, il se vérifiait de profil, il avait des glaces partout... C'était un honneur qu'il nous reçoive... Dans la suite, maman souvent l'a répété, qu'on avait eu la faveur d'être questionné par le patron.

« Berlope et fils » ne prenaient pas n'importe qui, même à l'essai, même gratuitement !

Le lendemain, à sept heures tout juste, j'étais déjà rue Michodière, devant leur rideau... J'ai tout de suite aidé le garçon des courses... Je lui ai tourné sa manivelle... Je voulais d'autor¹ montrer mon zèle...

C'est pas Berlope bien sûr lui-même qui s'est occupé de mes débuts, c'est Monsieur Lavelongue... Celui-là, c'était évident... il était la crème des salopes. Il vous pistait toute la journée, toujours en traître, et dès le premier instant... Il vous quittait plus, à la trace, feutré, à la semelle... Sinueux, derrière vous, d'un couloir à l'autre... Les bras pendants, prêt à bondir, à vous étendre... À l'affût de la cigarette... du plus petit mince mégot... du mec vanné qui s'assoit...

Comme j'ôtai mon pardessus, tout de suite, il m'a rencardé.

- Je suis votre chef du personnel !... Et comment vous appelez-vous ?

- Ferdinand, Monsieur...

- Alors, moi je vais vous avertir... Pas de guignols dans cette maison ! Si, d'ici un mois, vous n'êtes pas tout à fait au point... C'est moi, vous m'entendez bien, qui vous fous dehors ! Voilà ! C'est net ? C'est compris ?

Ceci étant bien entendu, il s'est défilé en fantôme entre les piles de cartons... Il marmonnait toujours des choses... Quand on le croyait encore loin, il était à un fil de vous... Il était bossu. Il se flanquait derrière les clientes... Les calicots, ils en tremblaient de pétoche du matin au soir. Lui, il gardait son sourire, mais alors un pas ordinaire... Une vraie infection...

¹ Abréviation familière pour *autorité*.

CÉLINE (Louis-Ferdinand Destouches, dit) (1894-1961)

Dans *Mort à crédit* (1936), le protagoniste Ferdinand, porte-parole de l'auteur, laisse libre cours à ses souvenirs. Le style vise à restituer « l'émotion du langage parlé à travers l'écrit ».

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots suivants :

- *un placier* • *les marmottes* • *les calicots*.

2. Les indices du texte

Quel est le thème du texte ? Qui raconte ? Le récit est-il présenté comme contemporain des événements ou non ? À quel genre littéraire s'apparente ce texte ? Dans quelle ville l'action est-elle située ? Quelle époque et quel milieu social le récit évoque-t-il ?

En vous fondant sur les repères de lieu et de temps, distinguez les scènes successivement évoquées et proposez un titre pour chacune d'elles.

3. Les personnages

Qui est le protagoniste ? Est-il maître de sa destinée ?

- Repérez, notamment grâce aux verbes introducteurs, tous les passages où le récit reflète ou rapporte les propos des autres, au discours indirect, au discours indirect libre ou au discours direct.
- Dans les passages restants, relevez les emplois du pronom de la première personne : est-il sujet actif ou objet ?
- L'adolescent donne-t-il son opinion ? Quel est son comportement ?
- À qui et à quels impératifs est-il soumis ?
- Dans quelles situations ridicules ou piteuses est-il successivement décrit ?

Caractérissez le comportement de la famille à l'égard de l'adolescent. Étudiez en particulier l'attitude de la mère.

4. Enjeu et portée symbolique

Dans quel registre de langue le texte est-il rédigé ? Quel est l'effet produit ? Comment les différents magasins sont-ils désignés ? À quoi ces formulations semblent-elles empruntées ?

Donnez des exemples d'euphémismes, d'antiphrases.

Quel milieu professionnel est l'objet d'une satire sociale ? Quels personnages le représentent ? Comment sont-ils ridiculisés (patronymes, attitudes, discours) ? Quelle image est donnée des rapports professionnels au sein d'une maison de commerce ? Quelles sont les autres cibles de l'ironie du narrateur ?

Quel regard le narrateur adulte jette-t-il sur son adolescence ? Quelle est la portée symbolique de ce texte ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Il *était à un fil de vous*: expliquez le jeu de mots. Cherchez des expressions où figure le nom fil. Utilisez-les en situation dans des phrases de votre composition.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:

se mettre en quête; faire honte à qn; ne pas arriver à grand-chose; montrer de la bonne volonté, de l'intelligence et du zèle; une réputation de tout temps; être bon à qch; avoir le sens de commerce; pas de guignols dans cette maison; être au point; garder son sourire.
- Donnez en français la définition des mots suivants:

commerce (m), honte (f), réputation (f), impeccable, scrupuleux,-se, passion (f), compétence (f), se tromper, rideau (m), coquetterie (f).
- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:

grand,-e, pauvre, essayer, fouiller, pile (f), papillon (m).
- Trouvez les synonymes des mots suivants:

sérieux,-se, avis (m), essentiel,-le, solide, soucieux,-se, féroce, améliorer.

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Mettez au discours direct les paroles de la mère dans l'extrait suivant:

Qu'il aurait du mal avec moi, que je leur donnerais du fil à retordre, que j'étais assez paresseux, foncièrement désobéissant, et passablement étourdi. C'étaient des idées à elle... Je faisais toujours ce que je pouvais. En plus, elle les a prévenus, que je me fouillais le nez sans cesse, que c'était une vraie passion. Elle a recommandé qu'on me fasse honte. Que depuis toujours ils essayaient de m'améliorer, qu'ils arrivaient pas à grand-chose...

II. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. Un employé qui se néglige, c'est de la honte pour ses patrons... 2. La seule coquetterie permise c'était la cravate légère, le papillon, monté système. Une chaîne de montre évidemment, mais brunie aussi pour le deuil. 3. . Il portait un fameux gilet parsemé d'abeilles en or... 4. C'était un honneur qu'il nous reçoive. 5. il s'est défilé en fantôme entre les piles de cartons. 6. Il marmonnait toujours des choses. 7. ... Les calicots, ils en tremblaient de pétoche du matin au soir. 8. . Lui, il gardait son sourire, mais alors un pas ordinaire... Une vraie infection. 9. La grande aiguille, ça le fascinait, celle qui court vite. 10. Au « Prince Régent » devant les Halles, c'était la maison centenaire...

III. Analysez l'emploi des temps:

1. Le lendemain, on s'est mis en quête d'une maison réellement sérieuse pour que je commence dans le commerce. 2. Pour bien apprendre, il faut que ça barde ! 3. J'avais tout ça. J'étais correct. J'étais lancé. 4. Comme elle était très scrupuleuse, elle

l'a bien renseigné d'avance... 5. Qu'il aurait du mal avec moi, que je leur donnerais du fil à retordre, que j'étais assez paresseux, foncièrement désobéissant, et passablement étourdi. 6. En plus, elle les a prévenus, que je me fouillais le nez sans cesse, que c'était une vraie passion. 7. Elle a recommandé qu'on me fasse honte. 8. Enfin, il a répondu... Il essaierait de me dresser... Il me regardait toujours pas... 9. Si je montrais de la bonne volonté, de l'intelligence et du zèle... Eh bien, il verrait... 10. ... Mais avant de m'aventurer, il faudrait d'abord qu'il se rende compte à quoi j'étais bon.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. Exercez votre ironie

Vous avez vécu un moment difficile, une humiliation : prenez votre revanche dans un récit où vous ferez sur le mode ironique le portrait de vos « agresseurs ».

2. Sujet de réflexion

Que vous inspire le principe éducatif de l'oncle Edouard : « Pour bien apprendre il faut que ça barde ! »

3. Commentaire composé

En vous appuyant sur les réponses au questionnaire ci-dessus, vous rédigerez un commentaire de ce texte en suivant par exemple le plan suivant :

- 1) Le genre littéraire.
- 2) Le lieu, l'époque et le milieu social.
- 3) Le thème du texte.
- 4) Le protagoniste adolescent.
- 5) Le regard jeté par le narrateur adulte sur l'adolescent qu'il fut.

LEÇON 10

La dernière larme

L'action se situe sous la Restauration, vers 1820, à Paris. Parmi les hôtes d'une pension de famille du Quartier latin, la pension Vauquer, se trouvent Eugène de Rastignac, étudiant en droit, issu d'une vieille famille provinciale et fraîchement débarqué de son Périgord natal ; son ami Bianchon, étudiant en médecine, et un vieillard, le père Goriot. Celui-ci, négociant enrichi, a consacré sa fortune à marier richement ses deux filles, Anastasie au comte de Restaud, Delphine à un banquier, le baron de Nucingen. Il se retrouve méprisé par ses gendres, négligé et renié par ses filles prises par leur vie mondaine et ne revenant vers lui que lorsqu'elles ont besoin d'argent.

Eugène est devenu l'amant de Delphine. Il a vu le père Goriot se dépouiller de ses derniers biens pour ses filles. C'est lui qui assiste le vieillard le soir de sa mort, après une longue agonie où il a vainement espéré leur présence.

Le lendemain matin Bianchon et Rastignac furent obligés d'aller déclarer eux-mêmes le décès, qui vers midi fut constaté. Deux heures après aucun des deux gendres n'avait envoyé d'argent, personne ne s'était présenté en leur nom, et Rastignac avait été forcé déjà de payer les frais du prêtre. Sylvie¹ ayant demandé dix francs pour ensevelir le bonhomme et le couvrir dans un linceul, Eugène et Bianchon calculèrent que si les parents du mort ne voulaient se mêler de rien, ils auraient à peine de quoi pourvoir aux frais. L'étudiant en médecine se chargea donc de mettre lui-même le cadavre dans une bière² de pauvre qu'il fit apporter de son hôpital, où il l'eut à meilleur marché.

- Fais une farce à ces drôles-là, dit-il à Eugène. Va acheter un terrain, pour cinq ans, au Père-La-Chaise, et commande un service de troisième classe à l'église et aux Pompes Funèbres. Si les gendres et les filles se refusent à te rembourser, tu feras graver sur la tombe : « Ci-gît monsieur Goriot, père de la comtesse de Restaud et de la baronne de Nucingen, enterré aux frais de deux étudiants. »

Eugène ne suivit le conseil de son ami qu'après avoir été infructueusement chez monsieur et madame de Nucingen et chez monsieur et madame de Restaud. Il n'alla pas plus loin que la porte. Chacun des concierges avait des ordres sévères.

- Monsieur et madame, dirent-ils, ne reçoivent personne ; leur père est mort, et ils sont plongés dans la plus vive douleur.

Eugène avait assez l'expérience du monde parisien pour savoir qu'il ne devait pas insister. Son cœur se serra étrangement quand il se vit dans l'impossibilité de parvenir jusqu'à Delphine.

¹ Domestique de la pension Vauquer.

² Un cercueil.

« *Vendez une parure*, lui écrivit-il chez le concierge, *et que votre père soit décemment conduit à sa dernière demeure.* »

Il cacheta ce mot, et pria le concierge du baron de le remettre à Thérèse¹ pour sa maîtresse ; mais le concierge le remit au baron de Nucingen qui le jeta dans le feu. Après avoir fait toutes ses dispositions, Eugène revint vers trois heures à la pension bourgeoise et ne put retenir une larme quand il aperçut à cette porte bâtarde la bière à peine couverte d'un drap noir, posée sur deux chaises dans cette rue déserte. Un mauvais goupillon, auquel personne n'avait encore touché, trempait dans un plat de cuivre argenté plein d'eau bénite. La porte n'était pas même tendue de noir. C'était la mort des pauvres, qui n'a ni faste, ni suivants, ni amis, ni parents. Bianchon, obligé d'être à son hôpital, avait écrit un mot à Rastignac pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait avec l'église. L'interne lui mandait qu'une messe était hors de prix, qu'il fallait se contenter du service moins coûteux des vêpres, et qu'il avait envoyé Christophe² avec un mot aux Pompes Funèbres. Au moment où Eugène achevait de lire le griffonnage de Bianchon, il vit entre les mains de madame Vauquer le médaillon à cercle d'or où étaient les cheveux des deux filles.

- Comment avez-vous osé prendre ça ? lui dit-il.

- Pardi ! fallait-il l'enterrer avec ? répondit Sylvie, c'est en or.

- Certes ! reprit Eugène avec indignation, qu'il emporte au moins avec lui la seule chose qui puisse représenter ses deux filles.

Quand le corbillard vint, Eugène fit remonter la bière, la décloua, et plaça religieusement sur la poitrine du bonhomme une image qui se rapportait à un temps où Delphine et Anastasie étaient jeunes, vierges et pures, et *ne raisonnaient pas*, comme il l'avait dit dans ses cris d'agonisant. Rastignac et Christophe accompagnèrent seuls, avec deux croque-morts, le char qui menait le pauvre homme à Saint-Étienne-du-Mont, église peu distante de la rue Neuve-Sainte-Genève. Arrivé là, le corps fut présenté à une petite chapelle basse et sombre, autour de laquelle l'étudiant chercha vainement les deux filles du père Goriot ou leurs maris. Il fut seul avec Christophe, qui se croyait obligé de rendre les derniers devoirs à un homme qui lui avait fait gagner quelques bons pourboires. En attendant les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau, Rastignac serra la main de Christophe, sans pouvoir prononcer une parole.

- Oui, monsieur Eugène, dit Christophe, c'était un brave et honnête homme, qui n'a jamais dit une parole plus haut que l'autre, qui ne nuisait à personne et n'a jamais fait de mal.

Les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau vinrent et donnèrent tout ce

¹ La servante de Delphine.

² Domestique de la pension Vauquer.

qu'on peut avoir pour soixante-dix francs dans une époque où la religion n'est pas assez riche pour prier gratis. Les gens du clergé chantèrent un psaume, le *Libéra*, le *De profundis*. Le service dura vingt minutes. Il n'y avait qu'une seule voiture de deuil pour un prêtre et un enfant de chœur, qui consentirent à recevoir avec eux Eugène et Christophe.

- Il n'y a point de suite, dit le prêtre, nous pourrons aller vite, afin de ne pas nous attarder, il est cinq heures et demie.

Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deux voitures armoriées, mais vides, celle du comte de Restaud et celle du baron de Nucingen, se présentèrent et suivirent le convoi jusqu'au Père-La-Chaise. À six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et ne trouva rien, il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages, et, le voyant ainsi, Christophe le quitta.

Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : « À nous deux maintenant ! »

Et pour premier acte de défi qu'il portait à la société, Rastignac alla dîner chez madame de Nucingen.

Honoré de BALZAC, *Le Père Goriot*, 1834.

Honoré de BALZAC (1799-1850)

Entreprenant de peindre les mutations de la société, de la Révolution à la Monarchie de juillet, Balzac, dans *La Comédie humaine*, est le créateur d'un monde où s'affrontent caractères et passions.

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

- *linceul* • *les Pompes Funèbres* • *pension bourgeoise* • *goupillon* • *eau bénite*
- *croque-mort* • *bedeau* • *(prier) gratis* • *voiture armoriée*

2. Les indices du texte

Qui raconte ? Quel est le thème de cet extrait ? En notant les repères de temps et de lieu, dégagez les étapes du récit et proposez un titre pour chacune d'elles. Qui est le protagoniste ?

3. La peinture sociale

Quels milieux sociaux sont représentés ? Pour chacun d'eux, notez :

- les personnages qui y appartiennent ;
- les détails qui le caractérisent.

4. Le protagoniste

Précisez la situation sociale du personnage ; qu'a-t-elle de particulier ?

Quelles qualités son comportement révèle-t-il ?

- Notez ses réactions successives.
- Que symbolise la *dernière larme* ensevelie ?

5. La portée symbolique du texte

En étudiant le tableau final, dégagez la portée symbolique du texte :

- Comment se situe le personnage par rapport à la ville ?
- Quel quartier le fascine ? Pourquoi ?
- Quel changement son attitude et ses paroles révèlent-elles ?
- Que signifie la phrase: "Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel"
- D'après la dernière phrase, quel chemin empruntera-t-il pour réussir ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Relevez dans le texte les termes associés à la mort et aux funérailles.
- Faites entrer dans un contexte les mots et les expressions ci-dessous:

être obligé de faire qch; être forcé de faire qch; se mêler de qch; pourvoir à qch; se charger de qch; avoir qch à meilleur marché; faire une farce à qn; se refuser à qch; suivre un conseil; se voir dans l'impossibilité de faire qch; se contenter de faire qch; être hors du prix; rendre compte à qn de qch; rendre les derniers devoirs; nuire à qch ou à qn.

- Donnez en français les définitions des mots suivants:

décès (m), ensevelir, rembourser, mander, griffonnage (m), pourboire (m).

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:

service (m), drôle (m), raisonner; pomper; mot (m)

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Quel rapport circonstanciel exprime la corrélation *assez... pour* dans: ... *pas assez riche pour prier gratis*? Exprimez le même rapport par la subordination.

II. Quel rapport circonstanciel expriment les participes dans:

a) *Arrivé là*, le corps fut présenté à une petite chapelle basse

b) Rastignac, *resté seul*, fit quelques pas vers le haut du cimetière

c) Sylvie *ayant demandé* dix francs pour ensevelir le bonhomme et le couvrir dans un linceul, ...? Exprimez le même rapport par la subordination.

III. Quelle est la valeur circonstancielle de l'apposition *si léger en lui-même* ? Récrivez la phrase en exprimant le même rapport par la subordination.

IV. Relevez et justifiez les emplois du subjonctif dans le texte .

V. Expliquez l'emploi ou le non-emploi de l'article:

1. Deux heures après aucun des deux gendres n'avait envoyé d'argent.
 2. L'étudiant en médecine se chargea donc de mettre lui-même le cadavre dans une bière de pauvre qu'il fit apporter de son hôpital, où il l'eut à meilleur marché.
 3. Vendez une parure, lui écrivit-il chez le concierge, et que votre père soit déceimment conduit à sa dernière demeure.
 4. Eugène revint vers trois heures à la pension bourgeoise et ne put retenir une larme quand il aperçut à cette porte bâtarde la bière à peine couverte d'un drap noir.
 5. Un mauvais goupillon, auquel personne n'avait encore touché, trempait dans un plat de cuivre argenté plein d'eau bénite.
 6. C'était la mort des pauvres, qui n'a ni faste, ni suivants, ni amis, ni parents.
 7. Il vit entre les mains de madame Vauquer le médaillon à cercle d'or où étaient les cheveux des deux filles.
 8. Eugène fit remonter la bière, la décloua, et plaça religieusement sur la poitrine du bonhomme une image qui se rapportait à un temps où Delphine et Anastasie étaient jeunes, vierges et pures.
 9. Il fut seul avec Christophe, qui se croyait obligé de rendre les derniers devoirs à un homme qui lui avait fait gagner quelques bons pourboires.
 10. Il n'y avait qu'une seule voiture de deuil pour un prêtre et un enfant de chœur.
 11. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un coeur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux.

VI. Analysez l'emploi des temps:

1. Eugène et Bianchon calculèrent que si les parents du mort ne voulaient se mêler de rien, ils auraient à peine de quoi pourvoir aux frais.
 2. C'était la mort des pauvres, qui n'a ni faste, ni suivants, ni amis, ni parents. Bianchon, obligé d'être à son hôpital, avait écrit un mot à Rastignac pour lui rendre compte de ce qu'il avait

fait avec l'église. L'interne lui mandait qu'une messe était hors de prix, qu'il fallait se contenter du service moins coûteux des vêpres, et qu'il avait envoyé Christophe avec un mot aux Pompes Funèbres. Au moment où Eugène achevait de lire le griffonnage de Bianchon, il vit entre les mains de madame Vauquer le médaillon à cercle d'or où étaient les cheveux des deux filles. 3. À six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. 4. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

Autre dénouement

Delphine reçoit le billet de Rastignac et vend une parure. Imaginez la suite des événements.

LEÇON 11

Thérèse Desqueyroux

Chapitre 1

L'avocat ouvrit une porte. Thérèse Desqueyroux, dans ce couloir dérobé du palais de justice, sentit sur sa face la brume et, profondément, l'aspira. Elle avait peur d'être attendue, hésitait à sortir. Un homme, dont le col était relevé, se détacha d'un platane ; elle reconnut son père. L'avocat cria : « Non-lieu » et, se retournant vers Thérèse :

« Vous pouvez sortir : il n'y a personne. »

Elle descendit des marches mouillées. Oui, la petite place semblait déserte. Son père ne l'embrassa pas, ne lui donna pas même un regard ; il interrogeait l'avocat Duros qui répondait à mi-voix, comme s'ils eussent été épiés. Elle entendait confusément leurs propos :

« Je recevrai demain l'avis officiel du non-lieu.

- Il ne peut plus y avoir de surprise ?

- Non : les carottes sont cuites, comme on dit.

- Après la déposition de mon gendre, c'était couru.

- Couru... couru... On ne sait jamais.

- Du moment que, de son propre aveu, il ne comptait jamais les gouttes...

- Vous savez, Larroque, dans ces sortes d'affaires, le témoignage de la victime... »

La voix de Thérèse s'éleva :

« Il n'y a pas eu de victime.

- J'ai voulu dire : victime de son imprudence, madame. »

Les deux hommes, un instant, observèrent la jeune femme immobile, serrée dans son manteau, et ce blême visage qui n'exprimait rien. Elle demanda où était la voiture ; son père l'avait fait attendre sur la route de Budos, en dehors de la ville, pour ne pas attirer l'attention.

Ils traversèrent la place : des feuilles de platane étaient collées aux bancs trempés de pluie. Heureusement, les jours avaient bien diminué. D'ailleurs, pour rejoindre la route de Budos, on peut suivre les rues les plus désertes de la sous-préfecture. Thérèse marchait entre les deux hommes qu'elle dominait du front et qui de nouveau discutaient comme si elle n'eût pas été présente ; mais, gênés par ce corps de femme qui les séparait, ils le poussaient du coude. Alors elle demeura un peu en arrière, déganta sa main gauche pour arracher de la mousse aux vieilles pierres qu'elle longait. Parfois un ouvrier à bicyclette la dépassait, ou une carriole ;

la boue jaillie l'obligeait à se tapir contre le mur. Mais le crépuscule recouvrait Thérèse, empêchant que les hommes la reconnussent. L'odeur de fournil et de brouillard n'était plus seulement pour elle l'odeur du soir dans une petite ville : elle y retrouvait le parfum de la vie qui lui était rendue enfin ; elle fermait les yeux au souffle de la terre endormie, herbeuse et mouillée ; s'efforçait de ne pas entendre les propos du petit homme aux courtes jambes arquées qui, pas une fois, ne se retourna vers sa fille ; elle aurait pu choir au bord de ce chemin : ni lui, ni Duros ne s'en fussent aperçus. Ils n'avaient plus peur d'élever la voix.

« La déposition de M. Desqueyroux était excellente, oui. Mais il y avait cette ordonnance : en somme, il s'agissait d'un faux... Et c'était le docteur Pédemay qui avait porté plainte...

- Il a retiré sa plainte...

- Tout de même, l'explication qu'elle a donnée ; cet inconnu qui lui remet une ordonnance... »

Thérèse, moins par lassitude que pour échapper à ces paroles dont on l'étourdissait depuis des semaines, ralentit en vain sa marche ; impossible de ne pas entendre le fausset de son père :

« Je le lui ai assez dit : « Mais, malheureuse, trouve autre chose... trouve autre chose... »

François MAURIAC. *Thérèse Desqueyroux*. - Paris: Grasset, 1927.

François MAURIAC (1885-1970)

Dramaturge, romancier, journaliste et polémiste. Ses romans reflètent son attachement pour son terroir natal (le Bordelais) et ses interrogations de chrétien déchiré.

ETUDE DU TEXTE

1. *Consultez les usuels*

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

• *avis* • *non-lieu* • *aveu* • *déposition* • *porter plainte* • *ordonnance*

2. *Observez* (La première page du roman)

- Où se situe l'action ? Relevez les indications concernant les lieux et les déplacements des personnages.
- Relevez les indices de temps (heure, saison, atmosphère).
- Qui sont les personnages ?
- Du point de vue de qui le récit est-il fait ? Justifiez votre réponse.
- Que se passe-t-il au début du récit ?
- Quels détails permettent de comprendre ce qui s'est passé antérieurement ?
- Qu'est-ce qui a permis d'obtenir le non-lieu ?
- De quoi dépend le sort de Thérèse ?
- Comment le récit rend-il sensible la solitude de Thérèse ? Quelle semble être la

préoccupation majeure des deux hommes ? Précisez les réactions et les émotions de Thérèse.

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Relevez dans le texte les termes appartenant au champ lexical de *la justice*.
- Faites entrer dans un contexte les mots et les expressions ci-dessous:
hésiter à faire qch; se tapir; étourdir; être épié; donner un regard à qn; être gêné; s'efforcer de faire qch; s'apercevoir de qch; échapper à qch.
- Expliquez en français ce que signifie l'expression *Les carottes sont cuites*. Trouvez dans le dictionnaire d'autres expressions avec le mot *carotte*.
- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:
propos (m), courir, dominer

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

- I. Quel rapport circonstanciel expriment le participe dans: ... *gênés par ce corps de femme qui les séparait, il le poussaient du coude*. Exprimez le même rapport par la subordination.
- II. Expliquez l'emploi du mode après *comme si* dans: *Duros répondait à mi-voix, comme s'ils eussent été épiés. Ils discutaient comme si elle n'eût pas été présente*.
- III. Relevez dans le texte les cas de l'emploi du subjonctif et du conditionnel, commentez-les.
- IV. Expliquez l'emploi ou le non-emploi de l'article :
1. L'avocat ouvrit une porte. 2. Un homme, dont le col était relevé, se détacha d'un platane. 3. Il ne peut plus y avoir de surprise. 4. Il n'y a pas eu de victime. 5. Elle demanda où était la voiture. 6. Parfois un ouvrier à bicyclette la dépassait, ou une carriole ; la boue jaillie l'obligeait à se tapir contre le mur. 7. L'odeur de fournil et de brouillard n'était plus seulement pour elle l'odeur du soir dans une petite ville. 8. Tout de même, l'explication qu'elle a donnée ; cet inconnu qui lui remet une ordonnance...
- VI. Analysez l'emploi des temps dans le paragraphe commençant par: *Ils traversèrent la place...*

Chapitre 2

Au moment de monter dans la calèche, Thérèse est angoissée à l'idée de retrouver son mari, Bernard, encore malade, et le silence du domaine d'Argelouse, au coeur de la forêt landaise. Son père, monsieur Larroque, par souci de l'opinion publique, exclut toute autre solution.

Cette odeur de cuir moisi des anciennes voitures, Thérèse l'aime... Elle se console d'avoir oublié ses cigarettes, détestant de fumer dans le noir. Les lanternes

éclaircit les talus, une frange de fougères, la base des pins géants. Les piles de cailloux détruisent l'ombre de l'équipage. Parfois passe une charrette et les mules d'elles-mêmes prennent la droite sans que bouge le muletier endormi. Il semble à Thérèse qu'elle n'atteindra jamais Argelouse ; elle espère ne l'atteindre jamais ; plus d'une heure de voiture jusqu'à la gare de Nizan ; puis ce petit train qui s'arrête indéfiniment à chaque gare. De Saint-Clair même où elle descendra jusqu'à Argelouse, dix kilomètres à parcourir en carriole (telle est la route qu'aucune auto n'oserait s'y engager la nuit). Le destin, à toutes les étapes, peut encore surgir, la délivrer ; Thérèse cède à cette imagination qui l'eût possédée, la veille du jugement, si l'inculpation avait été maintenue : l'attente du tremblement de terre. Elle enlève son chapeau, appuie contre le cuir odorant sa petite tête blême et ballottée, livre son corps aux cahots. Elle avait vécu, jusqu'à ce soir, d'être traquée ; maintenant que la voilà sauve, elle mesure son épuisement. Joux creuses, pommettes, lèvres aspirées, et ce large front, magnifique, composent une figure de condamnée - oui, bien que les hommes ne l'aient pas reconnue coupable -, condamnée à la solitude éternelle. Son charme, que le monde naguère disait irrésistible, tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret, l'élançement d'une plaie intérieure, s'ils ne s'épuisaient à donner le change. Au fond de cette calèche cahotante, sur cette route frayée dans l'épaisseur obscure des pins, une jeune femme démasquée caresse doucement avec la main droite sa face de brûlée vive. Quelles seront les premières paroles de Bernard dont le faux témoignage l'a sauvée ? Sans doute ne posera-t-il aucune question, ce soir... mais demain ? Thérèse ferme les yeux, les rouvre et, comme les chevaux vont au pas, s'efforce de reconnaître cette montée. Ah ! ne rien prévoir. Ce sera peut-être plus simple qu'elle n'imagine. Ne rien prévoir. Dormir... Pourquoi n'est-elle plus dans la calèche ? Cet homme derrière un tapis vert : le juge d'instruction... encore lui... Il sait bien pourtant que l'affaire est arrangée. Sa tête remue de gauche à droite : l'ordonnance de non-lieu ne peut être rendue, il y a un fait nouveau. Un fait nouveau ? Thérèse se détourne pour que l'ennemi ne voie pas sa figure décomposée. « Rappelez vos souvenirs, madame. Dans la poche intérieure de cette vieille pèlerine - celle dont vous n'usez plus qu'en octobre, pour la chasse à la palombe, n'avez-vous rien oublié, rien dissimulé ? » Impossible de protester ; elle étouffe. Sans perdre son gibier des yeux, le juge dépose sur la table un paquet minuscule, cacheté de rouge. Thérèse pourrait réciter la formule inscrite sur l'enveloppe et que l'homme déchiffre d'une voix coupante :

Chloroforme : 30 grammes. Aconitine : granules n° 20. Digitaline sol. : 20 grammes.

Le juge éclate de rire... Le frein grince contre la roue. Thérèse s'éveille; sa

poitrine dilatée s'emplit de brouillard (ce doit être la descente du ruisseau blanc). Ainsi rêvait-elle, adolescente, qu'une erreur l'obligeait à subir de nouveau les épreuves du Brevet simple. Elle goûte, ce soir, la même allégerance qu'à ses réveils d'alors : à peine un peu de trouble parce que le non-lieu n'était pas encore officiel : « Mais tu sais bien qu'il doit être d'abord notifié à l'avocat... » '

Libre... que souhaiter de plus ? Ce ne lui serait qu'un jeu de rendre possible sa vie auprès de Bernard. Se livrer à lui jusqu'au fond, ne rien laisser dans l'ombre : voilà le salut. Que tout ce qui était caché apparaisse dans la lumière, et dès ce soir. Cette résolution comble Thérèse de joie. Avant d'atteindre Argelouse, elle aura le temps de « préparer sa confession », selon le mot que sa dévote amie Anne de la Trave répétait chaque samedi de leurs vacances heureuses. Petite soeur Anne, chère innocente, quelle place vous occupez dans cette histoire ! Les êtres les plus purs ignorent à quoi ils sont mêlés chaque jour, chaque nuit, et ce qui germe d'empoisonné sous leurs pas d'enfants.

Certes elle avait raison, cette petite fille, lorsqu'elle répétait à Thérèse, lycéenne raisonneuse et moqueuse : « Tu ne peux imaginer cette délivrance après l'aveu, après le pardon - lorsque, la place nette, on peut recommencer sa vie sur nouveaux frais. » Il suffisait à Thérèse d'avoir résolu de tout dire pour déjà connaître, en effet, une sorte de desserrement délicieux : « Bernard saura tout ; je lui dirai... »

Que lui dirait-elle ? Par quel aveu commencer ? Des paroles suffisaient-elles à contenir cet enchaînement confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles ? Comment font-ils, tous ceux qui connaissent leurs crimes?... « Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi : ce qu'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée...»

François MAURIAC. *Thérèse Desqueyroux*. - Paris: Grasset, 1927.- Chap. 2.

ETUDE DU TEXTE

1. *Consultez les usuels*

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

- *délivrer* • *jugement* • *inculpation* • *coupable* • *condamné* • *donner le change*
- *brûlé vif* • *faux témoignage* • *confession*

2. *Observez* (Comment le romancier évoque la vie intérieure de Thérèse)

Où se trouve Thérèse ? Quel paysage la calèche traverse-t-elle ? En quoi Argelouse est-il un bout du monde ? Quelle est la structure du texte ?

Quelles angoisses le rêve traduit-il ? Quel est le champ lexical dominant dans

le paragraphe commençant par *Libre... que souhaiter de plus ?* À quoi aspire Thérèse? À quoi se heurte cet espoir ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Relevez les termes appartenant au champ lexical du *tourment*. Quelle image est donnée de Thérèse?
- Faites entrer dans un contexte les mots et les expressions ci-dessous:
se consoler de faire qch; pile (f); s'engager à faire qch; maintenir; ballotter, cahot (m); être traqué; trahir; s'épuiser à faire qch; être brûlé vif; donner le change; goûter; se livrer à; combler; se mêler à qch; charger qn de qch; desserrement (m).
- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:
salut (m), plaie (f), gibier (m)
- Trouvez les synonymes des mots suivants :
atteindre, posséder, dissimuler, démasqué, -e, décomposé, -e, allégeance (f), confus, -e

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Commentez l'ordre des mots dans les phrases: *Cette odeur de cuir moisi des anciennes voitures, Thérèse l'aime. Son charme, ..., tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret.* Quel type de mise en relief est-ce? Quels autres procédés de mise en relief existe-t-il en français? Citez des exemples.

II. Relevez dans le texte les cas de l'emploi du subjonctif et du conditionnel, commentez-les.

III. Expliquez l'emploi ou le non-emploi de l'article :

1. Parfois passe une charrette et les mules d'elles-mêmes prennent la droite sans que bouge le muletier endormi. 2. Joux creuses, pommettes, lèvres aspirées, et ce large front, magnifique, composent une figure de condamnée. 3. Son charme, que le monde naguère disait irrésistible, tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret, l'élançement d'une plaie intérieure, s'ils ne s'épuisaient à donner le change. 4. Au fond de cette calèche cahotante, sur cette route frayée dans l'épaisseur obscure des pins, une jeune femme démasquée caresse doucement avec la main droite sa face de brûlée vive. 5. Il sait bien pourtant que l'affaire est arrangée. 6. l'ordonnance de non-lieu ne peut être rendue, il y a un fait nouveau. 7. Sans perdre son gibier des yeux, le juge dépose sur la table un paquet minuscule, cacheté de rouge. 8. Thérèse pourrait réciter la formule inscrite sur l'enveloppe et que l'homme déchiffre d'une voix coupante. 9. Sa poitrine dilatée s'emplit de brouillard. 10. Ainsi rêvait-elle, adolescente, qu'une erreur l'obligeait à subir de nouveau les épreuves du Brevet simple. 11. Petite soeur Anne, chère innocente, quelle place vous occupez dans cette histoire ! 12. Des paroles suffisent-elles à contenir cet enchaînement

confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles ?

VI. Analysez l'emploi des temps dans le 1^{er} paragraphe du texte.

Chapitre 13

Sur le chemin qui la ramène vers Argelouse, Thérèse continue à s'interroger sur elle-même, sur ce qui a pu faire d'elle une criminelle. Elle revoit son passé : son mariage avec Bernard Desqueyroux, riche propriétaire et demi-frère d'Anne, par lequel elle a cru pouvoir donner un sens à sa vie en entrant « dans un bloc familial », où elle se sentira vite piégée ; le désaccord et le dégoût qui l'ont éloignée de son mari, esprit médiocre, satisfait de reproduire les traditions familiales ; sa rencontre avec Jean Azévêdo, l'étudiant parisien qui lui fait entrevoir une vie plus libre ; la façon dont l'idée d'empoisonner son mari a pris corps en elle, depuis le jour où, sans intervenir, elle l'avait vu doubler par distraction la dose d'un médicament.

De retour à Argelouse, l'occasion de s'expliquer lui est refusée: Bernard ne songe qu'à sauver les apparences et s'érige en justicier. Reléguée dans une chambre, au premier étage, Thérèse vit trois mois dans une solitude totale ; comme absente d'elle-même, elle attend la mort. Son état est tel que Bernard lui rend sa liberté et, un jour de mars, l'accompagne à Paris.

Un agent à cheval approchait un sifflet de ses lèvres, ouvrait d'invisibles écluses, une armée de piétons se hâtait de traverser la chaussée noire avant que l'ait recouverte la vague des taxis : « J'aurais dû partir, une nuit, vers la lande du Midi, comme Daguerre. J'aurais dû marcher à travers les pins rachitiques de cette terre mauvaise - marcher jusqu'à épuisement. Je n'aurais pas eu le courage de tenir ma tête enfoncée dans l'eau d'une lagune (ainsi qu'a fait ce berger d'Argelouse, l'année dernière, parce que sa bru ne lui donnait pas à manger). Mais j'aurais pu me coucher dans le sable, fermer les yeux... C'est vrai qu'il y a les corbeaux, les fourmis qui n'attendent pas... »

Elle contempla le fleuve humain, cette masse vivante qui allait s'ouvrir sous son corps, la rouler, l'entraîner. Plus rien à faire. Bernard tire encore sa montre.

« Onze heures moins le quart : le temps de passer à l'hôtel...

- Vous n'aurez pas trop chaud pour voyager.

- Il faudra même que je me couvre, ce soir, dans l'auto. »

Elle vit en esprit la route où il roulerait, crut que le vent froid baignait sa face, ce vent qui sent le marécage, les copeaux résineux, les feux d'herbes, la menthe, la brume. Elle regarda Bernard, eut ce sourire qui autrefois faisait dire aux dames de la lande : « On ne peut pas prétendre qu'elle soit jolie, mais elle est le charme même. » Si Bernard lui avait dit : « Je te pardonne ; viens... » elle se serait levée, l'aurait suivi. Mais Bernard, un instant irrité de se sentir ému, n'éprouvait plus que l'horreur des gestes inaccoutumés, des paroles différentes de celles qu'il est d'usage d'échanger chaque jour. Bernard était « à la voie », comme ses carrioles: il avait

besoin de ses ornières ; quand il les aura retrouvées, ce soir même, dans la salle à manger de Saint-Clair, il goûtera le calme, la paix.

« Je veux une dernière fois vous demander pardon, Bernard. »

Elle prononce ces mots avec trop de solennité et sans espoir - dernier effort pour que reprenne la conversation. Mais lui proteste : « N'en parlons plus...

- Vous allez vous sentir bien seul : sans être là, j'occupe une place ; mieux vaudrait pour vous que je fusse morte. »

Il haussa un peu les épaules et, presque jovial, la pria « de ne pas s'en faire pour lui ».

« Chaque génération de Desqueyroux a eu son vieux garçon ! il fallait bien que ce fût moi. J'ai toutes les qualités requises (ce n'est pas vous qui direz le contraire ?). Je regrette seulement que nous ayons eu une fille ; à cause du nom qui va finir. Il est vrai que, même si nous étions demeurés ensemble, nous n'aurions pas voulu d'autre enfant... alors, en somme, tout va bien... Ne vous dérangez pas ; restez là. »

Il fit signe à un taxi, revint sur ses pas pour rappeler à Thérèse que les consommations étaient payées.

Elle regarda longtemps la goutte de porto au fond du verre de Bernard ; puis de nouveau dévisagea les passants. Certains semblaient attendre, allaient et venaient. Une femme se retourna deux fois, sourit à Thérèse (ouvrière, ou déguisée en ouvrière ?). C'était l'heure où se vident les ateliers de couture. Thérèse ne songeait pas à quitter la place ; elle ne s'ennuyait ni n'éprouvait de tristesse. Elle décida de ne pas aller voir, cet après-midi, Jean Azévêdo - et poussa un soupir de délivrance : elle n'avait pas envie de le voir : causer encore ! chercher des formules ! Elle connaissait Jean Azévêdo ; mais les êtres dont elle souhaitait l'approche, elle ne les connaissait pas ; elle savait d'eux seulement qu'ils n'exigeraient guère de paroles. Thérèse ne redoutait plus la solitude. Il suffisait qu'elle demeurât immobile : comme son corps, étendu dans la lande du Midi, eût attiré les fourmis, les chiens, ici elle pressentait déjà autour de sa chair une agitation obscure, un remous. Elle eut faim, se leva, vit dans une glace d'Old England la jeune femme qu'elle était : ce costume de voyage très ajusté lui allait bien. Mais de son temps d'Argelouse, elle gardait une figure comme rongée : ses pommettes trop saillantes, ce nez court. Elle songea : « Je n'ai pas d'âge. » Elle déjeuna (comme souvent dans ses rêves) rue Royale. Pourquoi rentrer à l'hôtel puisqu'elle n'en avait pas envie ? Un chaud contentement lui venait, grâce à cette demi-bouteille de Pouilly. Elle demanda des cigarettes. Un jeune homme, d'une table voisine, lui tendit son briquet allumé, et elle sourit. La route de Villandraut, le soir, entre ces pins sinistres, dire qu'il y a une heure à peine, elle

souhaitait de s'y enfoncer aux côtés de Bernard ! Qu'importe d'aimer tel pays ou tel autre, les pins ou les érables, l'Océan ou la plaine ? Rien ne l'intéressait de ce qui vit, que les êtres de sang et de chair. « Ce n'est pas la ville de pierres que je chéris, ni les conférences, ni les musées, c'est la forêt vivante qui s'y agite, et que creusent des passions plus forcenées qu'aucune tempête. Le gémissement des pins d'Argelouse, la nuit, n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain. »

Thérèse avait un peu bu et beaucoup fumé. Elle riait seule comme une bienheureuse. Elle farda ses joues et ses lèvres, avec minutie ; puis, ayant gagné la rue, marcha au hasard.

François MAURIAC. *Thérèse Desqueyroux*. - Paris: Grasset, 1927.- Chap. 13.

ETUDE DU TEXTE

1. *Consultez les usuels*

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

- *écluse* • *ornière* • *délivrance* •

2. *Observez* (La dernière page du roman)

Dans quel nouveau cadre le personnage se trouve-t-il ?

Distinguez les deux parties du récit.

Dans la première partie :

- Comment se traduisent le désarroi et l'incertitude de Thérèse ? Qu'envisage-t-elle tour à tour ?
- Qu'est-ce qui rend le dialogue impossible entre Thérèse et son mari ? Que traduisent les gestes et paroles de Bernard ? Que veut dire l'expression « à la voie » caractérisant Bernard ?

Dans la deuxième partie :

- Quel est l'état d'esprit de Thérèse ? Quels détails évoquent une relative libération, une sorte de renouveau ? Par quoi est-elle surtout attirée ?
- Peut-on dire que la solitude de Thérèse soit brisée ? Que symbolisent pour elle les pins d'Argelouse ?
- Que laisse présager la dernière image que nous ayons d'elle ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Faites entrer dans un contexte les mots et les expressions ci-dessous:

rien à faire; il est d'usage; s'en faire pour qn; revenir sur ses pas; se déranger; aller et venir; être déguisé en; se vider; ne pas avoir d'âge; s'enfoncer à; creuser; bienheureux, -euse; au hasard

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:

vague (f), fleuve (m), rouler, entraîner, sentir, paix (f), remous (m)

- Trouvez les synonymes des mots suivants :

armée (f), contempler, brume (f), inaccoutumé, -e, prétendre, goûter, rongé, -e, sinistre, chérir, forcené, -e, minutie (f)

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Trouvez dans le texte les phrases contenant la locution *ne ... que*. Quelle est sa valeur ? Exprimez le même sens par un adverbe.

II. Relevez dans le texte les cas de l'emploi du subjonctif et du conditionnel, commentez-les.

III. Expliquez l'emploi ou le non-emploi de l'article :

1. Un agent à cheval approchait un sifflet de ses lèvres, ouvrait d'invisibles écluses, une armée de piétons se hâtait de traverser la chaussée noire avant que l'ait recouverte la vague des taxis. 2. Elle contempla le fleuve humain, cette masse vivante qui allait s'ouvrir sous son corps. 3. Elle vit en esprit la route où il roulerait. 4. Mais Bernard, un instant irrité de se sentir ému, n'éprouvait plus que l'horreur des gestes inaccoutumés, des paroles différentes de celles qu'il est d'usage d'échanger chaque jour. 5. Elle prononce ces mots avec trop de solennité et sans espoir - dernier effort pour que reprenne la conversation. 6. Vous allez vous sentir bien seul : sans être là, j'occupe une place. 7. Je regrette seulement que nous ayons eu une fille ; à cause du nom qui va finir. Il est vrai que, même si nous étions demeurés ensemble, nous n'aurions pas voulu d'autre enfant... 8. Il fit signe à un taxi, revint sur ses pas pour rappeler à Thérèse que les consommations étaient payées. 9. Elle regarda longtemps la goutte de porto au fond du verre de Bernard ; puis de nouveau dévisagea les passants. 10. Une femme se retourna deux fois, sourit à Thérèse. 11. C'était l'heure où se vident les ateliers de couture. 12. Elle ... poussa un soupir de délivrance. 13. Elle savait d'eux seulement qu'ils n'exigeraient guère de paroles. 14. Ici elle présentait déjà autour de sa chair une agitation obscure, un remous. 15. Elle déjeuna rue Royale. 16. Un chaud contentement lui venait, grâce à cette demi-bouteille de Pouilly. 17. Un jeune homme, d'une table voisine, lui tendit son briquet allumé. 18. Rien ne l'intéressait de ce qui vit, que les êtres de sang et de chair. 19. Elle riait seule comme une bienheureuse.

IV. Analysez l'emploi des temps dans le paragraphe du texte ci-dessous.

Elle vit en esprit la route où il roulerait, crut que le vent froid baignait sa face, ce vent qui sent le marécage, les copeaux résineux, les feux d'herbes, la menthe, la brume. Elle regarda Bernard, eut ce sourire qui autrefois faisait dire aux dames de la lande : « On ne peut pas prétendre qu'elle soit jolie, mais elle est le charme même. » Si Bernard lui avait dit : « Je te pardonne ; viens... » elle se serait levée, l'aurait suivi. Mais Bernard, un instant irrité de se sentir ému, n'éprouvait plus que l'horreur des gestes inaccoutumés, des paroles différentes de celles qu'il est d'usage

d'échanger chaque jour. Bernard était « à la voie », comme ses carrioles: il avait besoin de ses ornières ; quand il les aura retrouvées, ce soir même, dans la salle à manger de Saint-Clair, il goûtera le calme, la paix.

SYNTHÈSE

Quel est le thème du roman ? Pourquoi le romancier a-t-il le plus souvent adopté le point de vue de Thérèse?

Quelle est la durée de l'action de la première à la dernière scène du roman ? Quel itinéraire moral le personnage a-t-il parcouru ? Que symbolise le passage d'Argelouse à Paris ?

La dernière page du roman constitue-t-elle un dénouement ou l'avenir de Thérèse reste-t-il incertain ?

Quels aspects de l'existence humaine le drame de Thérèse illustre-t-il ?

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. Autre dénouement

Sorti de son cadre habituel et prenant conscience de l'attente de Thérèse, Bernard prononce les mots espérés: «Je te pardonne ; viens...» Imaginez la suite.

2. Narration

Vous avez vécu une expérience difficile. Retracez les émotions contradictoires que vous avez ressenties (regrets, souvenirs, espoirs et appréhensions...).

RETENEZ

- Un roman psychologique met en lumière la vie intérieure d'un personnage, qu'il s'agisse de peindre une évolution morale ou une crise passionnelle.
- Le personnage, décrit dans un contexte social précis, illustre aussi un aspect de la condition humaine.
- Plus que l'action, ce type de roman privilégie l'analyse des sentiments, les dialogues et les scènes qui permettent à une personnalité de se révéler.

LEÇON 12

Présumé coupable

De 1722 à 1723, Jean-Jacques Rousseau et son cousin sont pensionnaires à Bossey, chez le pasteur Lambercier, dans les environs de Genève.

J'étudiais un jour seul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuisine. La servante avait mis sécher à la plaque les peignes de Mlle Lambercier. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents était brisé. À qui s'en prendre de ce dégât ? Personne autre que moi n'était entré dans la chambre. On m'interroge ; je nie avoir touché le peigne. M. et Mlle Lambercier se réunissent ; m'exhortent, me pressent, me menacent; je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction était trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux ; elle méritait de l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition ; mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle Lambercier qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle Bernard ; il vint. Mon pauvre cousin était chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. [...]

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeait. Repris à plusieurs fois et mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurais souffert la mort et j'y étais résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appela pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pièces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, et je n'ai pas peur d'être aujourd'hui puni derechef pour le même fait. Eh bien ! je déclare à la face du Ciel que j'en étais innocent, que je n'avais ni cassé ni touché le peigne, que je n'avais pas approché de la plaque, et que je n'y avais même pas songé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit ; je l'ignore, et ne puis le comprendre ; ce que je sais très certainement, c'est que j'en étais innocent.

Qu'on se figure un caractère timide et docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les passions, toujours traité avec douceur, équité, complaisance ; qui n'avait même pas l'idée de l'injustice, et qui, pour la première fois, en éprouve une si terrible, de la part précisément des gens qu'il chérit et respecte le plus. Quel renversement d'idées ! quel désordre de sentiments ! quel bouleversement dans son coeur, dans sa cervelle, dans tout son petit être intelligent et moral ! Je dis, qu'on s'imagine tout cela, s'il est possible ; car pour moi, je ne me sens pas capable de démêler, de suivre la moindre trace de ce qui se passait alors en

moi.

Je n'avais pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnaient, et pour me mettre à la place des autres. Je me tenais à la mienne, et tout ce que je sentais c'était la rigueur d'un châtement effroyable pour un crime que je n'avais pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'était peu sensible, je ne sentais que l'indignation, la rage, le désespoir. [...]

Je sens en écrivant ceci que mon pouls s'élève encore ; ces moments me seront toujours présents quand je vivrais cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence et de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon âme, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion. [...]

Là fut le terme de la sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, et je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. C'était en apparence la même situation, et en effet une tout autre manière d'être. L'attachement, le respect, l'intimité, la confiance ne liaient plus les élèves à leurs guides ; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lisaient dans nos coeurs : nous étions moins honteux de mal faire, et plus craintifs d'être accusés : nous commençons à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompaient notre innocence et enlaidissaient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur et de simplicité qui va au coeur. Elle nous semblait déserte et sombre ; elle s'était comme couverte d'un voile qui nous en cachait les beautés. Nous cessâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légèrement la terre et crier de joie en découvrant le germe du grain que nous avions semé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie ; on se dégoûta de nous ; mon oncle nous retira, et nous nous séparâmes de M. et Mlle Lamercier rassasiés les uns des autres, et regrettant peu de nous quitter.

Jean-Jacques ROUSSEAU. *Les Confessions*, I (publiées en 1782).

Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778)

Philosophe, penseur politique et romancier, il est une des grandes figures du siècle des Lumières, à côté de Voltaire et de Diderot. Dans les *Confessions*, il veut entreprendre un projet encore inédit : raconter l'itinéraire d'une personnalité en formation.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

• *contiguë* • *m'exhortent* • *opiniâtreté* • *ma constance* • *derechef* • *ardent* • *équité* • *démêler* • *nous mutiner*.

2. Situation de production et thème du texte

Relevez les indices qui vous permettent de déterminer le caractère autobiographique de ce texte.

Déterminez :

- l'âge et la situation de Rousseau au moment des événements ;
- l'âge auquel il évoque ses souvenirs. Quel est le thème de ce texte ?

3. *La structure du texte*

En observant le jeu des temps, distinguez ce qui est moment des événements et ce qui est moment de l'écriture.

Faites apparaître la structure du texte en distinguant les passages dans lesquels Rousseau raconte les événements et ceux dans lesquels il les commente.

4. *L'expérience de l'injustice*

De quoi Rousseau est-il accusé ? Quelles charges sont retenues contre lui ? Sur quoi se fondent les présomptions de sa culpabilité ?

Est-il coupable ? Parvient-il à faire triompher son innocence ?

Pourquoi le châtement est-il ressenti comme insupportable ? Quelles expressions l'évoquent ? quelles en sont les connotations ? De quelle nature était-il ?

Qu'entraîne chez Rousseau la découverte de l'injustice ? Comment le monde lui apparaît-il après cette expérience ?

Dans le dernier paragraphe du texte, en opposant les expressions qui évoquent la situation initiale et la situation finale, montrez que cette expérience provoque une véritable révolution pour les deux enfants.

5. *L'enjeu du texte*

Quelle est l'importance de cet événement dans la vie de Rousseau ? Quelle formule l'exprime ?

Quels expressions et procédés de style traduisent l'émotion de Rousseau à l'évocation de ces souvenirs ? De quelle nature est cette émotion ?

Que veut montrer Rousseau par le récit de cette expérience ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Quelle est l'étymologie du mot *paradis* ? Recherchez des expressions comportant ce terme et utilisez-les dans des phrases de votre composition.
- Explorez le champ lexical de la *culpabilité* et de l'*innocence* et utilisez quelques-uns des termes trouvés dans un texte de votre composition.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:
prendre au sérieux; s'en prendre de qch; un caractère timide et docile; renversement d'idées; être intelligent et moral; la rigueur d'un châtement; paradis terrestre; être honteux de faire qch; désordre des sentiments; un bonheur pur.
- Donnez en français la définition des mots suivants:

peigne (m), exhorter, mentir, délit (m), cruel,-le, triompher, complaisance (f), capable, indignation (f), jardin (m).

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants: dent (f), épreuve (f), douceur (f), raison (f), pur,-e, voile (f),(m), cultiver.
- Trouvez les synonymes des mots suivants: opiniâtreté (f), audace (f), méchanceté (f), affreux,-se, aventure (f), dégât (m), docile, ardent,-e, respecter, effroyable, douleur (f), sérénité (f), vice (m).

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Donnez la nature et la fonction de la proposition *quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir*. Proposez une autre tournure de sens équivalent.

II. Mettez à la voix passive l'expression *combien les apparences me condamnaient*.

III. Donnez la nature et la fonction du groupe *comme des Dieux*.

IV. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. J'étudiais un jour seul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuisine. fut prise au sérieux ; elle méritait de l'être. 2. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition ; mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle Lamercier qu'elle me fut infligée. 3. On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeait. 4. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant . 4. Qu'on se figure un caractère timide et docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les passions, toujours traité avec douceur, équité, complaisance ; qui n'avait même pas l'idée de l'injustice, et qui, pour la première fois, en éprouve une si terrible, de la part précisément des gens qu'il chérit et respecte le plus. 5. Je n'avais pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnaient, et pour me mettre à la place des autres. 6. La douleur du corps, quoique vive, m'était peu sensible, je ne sentais que l'indignation, la rage, le désespoir. 7. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. 8. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur et de simplicité qui va au coeur. 9. Ce premier sentiment de la violence et de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon âme.

V. Analysez l'emploi des temps:

1. J'étudiais un jour seul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuisine. 2. La servante avait missécher à la plaque les peignes de Mlle Lamercier. 3. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents était brisé. 4. À qui s'en prendre de ce dégât ? 5. Personne autre que moi n'était entré dans la chambre. 6. On m'interroge ; je nie avoir touché le peigne. 7. M. et Mlle Lamercier se

réunissent ; m'exhortent, me pressent, me menacent ; je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction était trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. 8. La chose fut prise au sérieux ; elle méritait de l'être. 9. Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, et je n'ai pas peur d'être aujourd'hui puni derechef pour le même fait. 10. Eh bien ! je déclare à la face du Ciel que j'en étais innocent, que je n'avais ni cassé ni touché le peigne, que je n'avais pas approché de la plaque, et que je n'y avais même pas songé. 11. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit ; je l'ignore, et ne puis le comprendre ; ce que je sais très certainement, c'est que j'en étais innocent.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. Sujet d'imagination

Le cousin de Jean-Jacques intervient pour prendre sa défense : imaginez la scène.

2. Souvenir autobiographique

Comme Jean-Jacques Rousseau, il vous est arrivé d'être accusé à tort pour une faute que vous n'aviez pas commise. Évoquez cette mésaventure en veillant à faire alterner, par le jeu des temps, le moment des événements et le moment de l'écriture.

UNITÉ 2

Texte 1

Jean Moulin au Panthéon

*TRANSFERT DES CENDRES
DE JEAN MOULIN
AU PANTHÉON*

*en présence du général de Gaulle
Place du Panthéon,
19 décembre 1964*

Monsieur le Président de la République,

Voilà donc plus de vingt ans que Jean Moulin partit, par un temps de décembre sans doute semblable à celui-ci, pour être parachuté sur la terre de Provence, et devenir le chef d'un peuple de la nuit. Sans la cérémonie d'aujourd'hui, combien d'enfants de France sauraient son nom ? Il ne le retrouva lui-même que pour être tué ; et depuis, sont nés seize millions d'enfants...

Puissent les commémorations des deux guerres s'achever par la résurrection du peuple d'ombres que cet homme anima, qu'il symbolise, et qu'il fait entrer ici comme une humble garde solennelle autour de son corps de mort.

[...] Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons : elles portent le deuil de la France, et le tien. Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau fait de mousselines nouées, les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres. Regarde le prisonnier qui entre dans une villa luxueuse et se demande pourquoi on lui donne une salle de bains - il n'a pas encore entendu parler de la baignoire. Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple d'ombres se lever dans la nuit de juin constellée de tortures. Voici le fracas des chars allemands qui remontent vers la Normandie à travers les longues plaintes des bestiaux réveillés : grâce à toi, les chars n'arriveront pas à temps. Et quand la trouée des Alliés commence, regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les commissaires de la République - sauf lorsqu'on les a tués. Tu as envié, comme nous, les clochards épiques de Leclerc : regarde, combattant, tes clochards sortir à quatre pattes de leurs maquis de chênes, et arrêter avec leurs mains paysannes formées aux bazookas l'une des premières divisions cuirassées de l'empire hitlérien, la division *Das Reich*.

Comme Leclerc entra aux Invalides, avec son cortège d'exaltation dans le soleil d'Afrique et les combats d'Alsace, entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège. Avec ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé, comme toi ; et même, ce qui est peut-être plus atroce, en ayant parlé ; avec tous les rayés et tous les tondus des camps de concentration, avec le dernier corps trébuchant des affreuses

files de *Nuit et Brouillard*, enfin tombé sous les crosses ; avec les huit mille Françaises qui ne sont pas revenues des bagnes ; avec la dernière femme morte à Ravensbrück pour avoir donné asile à l'un des nôtres. Entre, avec le peuple né de l'ombre et disparu avec elle - nos frères dans l'ordre de la Nuit...

Commémorant l'anniversaire de la libération de Paris, je disais : « Écoute ce soir, jeunesse de mon pays, ces cloches d'anniversaire qui sonneront comme celles d'il y a quatorze ans. Puisses-tu, cette fois, les entendre : elles vont sonner pour toi. »

L'hommage d'aujourd'hui n'appelle que le chant qui va s'élever maintenant, ce *Chant des Partisans* que j'ai entendu murmurer comme un chant de complicité, puis psalmodier dans le brouillard des Vosges et les bois d'Alsace, mêlé au cri perdu des moutons des tabors, quand les bazookas de Corrèze avançaient à la rencontre des chars de Rundstedt lancés de nouveau contre Strasbourg. Écoute aujourd'hui, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le Chant du Malheur. C'est la marche funèbre des cendres que voici. À côté de celles de Carnot avec les soldats de l'an II, de celles de Victor Hugo avec les Misérables, de celles de Jaurès veillées par la Justice, qu'elles reposent avec leur long cortège d'ombres défigurées. Aujourd'hui, jeunesse, puisses-tu penser à cet homme comme tu aurais approché tes mains de sa pauvre face informe du dernier jour, de ses lèvres qui n'avaient pas parlé ; ce jour-là, elle était le visage de la France...

André MALRAUX. *Oraisons funèbres*. - P.: Ed. Gallimard.

André MALRAUX (1901-1976)

Grand voyageur, romancier aventurier passionné d'art et d'archéologie, A. Malraux participe aux grandes tragédies historiques du XX^e siècle. Il est ministre des Affaires culturelles de 1958 à 1969.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

• *commémorations* • *résurrection* • *mousselines* • *les maquis* • *les clochards épiques* • *bazookas* • *divisions cuirassées* • *son cortège d'exaltation* • *hommage* • *psalmodier* • *les moutons des tabors*.

Quelle période de l'histoire de France est évoquée dans ce texte ?

Informez-vous sur *Jean Moulin*, le *général de Gaulle*, le *maréchal Leclerc*. Qu'est-ce que la *Gestapo*? À quoi fait allusion l'expression *Nuit et Brouillard*? Qu'est-ce que le *Chant des Partisans*? Où se trouve le *Panthéon*? À quoi ce monument est-il destiné ? Informez-vous sur les personnages cités.

2. La situation de production

Relevez les indices qui vous permettent d'identifier le type du texte.

S'agit-il d'un texte écrit ou oral ? Nuancez votre réponse.

Qui est l'auteur du texte ? Quelle était sa fonction à l'époque où ce discours a

été prononcé ? Quel était son rôle dans les événements historiques évoqués ?

A quel président de la République s'adresse-t-il ? Quel était son rôle dans les événements historiques évoqués ?

Combien d'années après ces événements ce discours a-t-il été prononcé ? À quelle date ? En quelle occasion ?

3. *L'enjeu du texte*

À qui l'orateur s'adresse-t-il tour à tour ? Montrez qu'à chaque partie du discours correspond un destinataire différent. Quelles étaient les fonctions officielles et le rôle de Jean Moulin dans la Résistance ? Pourquoi ses cendres ont-elles été transférées au Panthéon ? L'évocation de la Résistance:

- À qui s'adresse A. Malraux ? Quel verbe rythme le texte ? À quel mode et à quel temps ?
- Quelles expressions désignent Jean Moulin ? Vous semblent-elles bien évoquer le rôle et le destin du personnage ?
- À quelles scènes symboliques de la Résistance sont-elles associées ?
- Quels champs lexicaux dominent dans cette évocation ? Quelles en sont les connotations ?

Relevez les expressions qui opposent les funérailles du maréchal Leclerc au transfert des cendres de Jean Moulin. Quel contraste observez-vous ? Quel sens A. Malraux donne-t-il à cette commémoration ? À qui s'adresse-t-il tout particulièrement ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Quelle est l'étymologie du nom *commémoration*?
- Recherchez les mots formés sur le même radical et utilisez-les en situation dans des phrases de votre composition.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:
la résurrection du peuple, porter le deuil, se demander pourquoi, à travers qch, grâce à qn (qch), à quatre pattes, les maquis de chênes, donner asile à qn, commémorer l'anniversaire de qch, la marche funèbre.
- Donnez en français la définition des mots suivants:
cérémonie (f), commémoration (f), prisonnier,-ière, supplicier, constellé,-e, fracas (m), bestiaux (m, pl), cortège (m), exaltation (f), trébucher.
- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:
crosse (f), humble, résistance (f), cave (f),(m), veiller, maquis (m), baignoire (f), ombre (f), plainte (f), division (f).
- Trouvez les synonymes des mots suivants:
semblable, solennel, -le, martyriser, hideux,-es, torture (f), atroce, asile (m).

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Dans la phrase : *Puissent les commémorations des deux guerres s'achever par la résurrection du peuple d'ombre que cet homme anima, ...* : justifiez l'emploi du mode et du temps. Substituez une autre tournure de sens équivalent.

II. Dans la phrase : ... avec la dernière femme morte à Ravensbrück pour *avoir donné asile à l'un des nôtres* : donnez la nature et la fonction de ce groupe. Exprimez le même rapport logique par la subordination.

III. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. Puissent les commémorations des deux guerres s'achever par la résurrection du peuple d'ombres que cet homme anima, qu'il symbolise, et qu'il fait entrer ici comme une humble garde solennelle autour de son corps de mort. 2. Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons : elles portent le deuil de la France, et le tien. 3. Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau fait de mousselines nouées, les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres. 4. Regarde le prisonnier qui entre dans une villa luxueuse et se demande pourquoi on lui donne une salle de bains - il n'a pas encore entendu parler de la baignoire. 5. Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple d'ombres se lever dans la nuit de juin constellée de tortures. 6. Et quand la trouée des Alliés commence, regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les commissaires de la République - sauf lorsqu'on les a tués. 7. Tu as envié, comme nous, les clochards épiques de Leclerc : regarde, combattant, tes clochards sortir à quatre pattes de leurs maquis de chênes, et arrêter avec leurs mains paysannes formées aux bazookas l'une des premières divisions cuirassées de l'empire hitlérien, la division *Das Reich*. 8. Comme Leclerc entra aux Invalides, avec son cortège d'exaltation dans le soleil d'Afrique et les combats d'Alsace, entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège. 9. Avec ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé, comme toi ; et même, ce qui est peut-être plus atroce, en ayant parlé ; avec tous les rayés et tous les tondus des camps de concentration, avec le dernier corps trébuchant des affreuses files de *Nuit et Brouillard*, enfin tombé sous les crosses ; avec les huit mille Françaises qui ne sont pas revenues des bagnes ; avec la dernière femme morte à Ravensbrück pour avoir donné asile à l'un des nôtres. 10. Écoute aujourd'hui, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le Chant du Malheur. C'est la marche funèbre des cendres que voici.

IV. Analysez l'emploi des temps:

1. Voilà donc plus de vingt ans que Jean Moulin partit, par un temps de décembre sans doute semblable à celui-ci, pour être parachuté sur la terre de

Provence, et devenir le chef d'un peuple de la nuit. 2. Sans la cérémonie d'aujourd'hui, combien d'enfants de France sauraient son nom ? 3. Voici le fracas des chars allemands qui remontent vers la Normandie à travers les longues plaintes des bestiaux réveillés : grâce à toi, les chars n'arriveront pas à temps. 4. Comme Leclerc entra aux Invalides, avec son cortège d'exaltation dans le soleil d'Afrique et les combats d'Alsace, entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège. 5. Commémorant l'anniversaire de la libération de Paris, je disais : « Écoute ce soir, jeunesse de mon pays, ces cloches d'anniversaire qui sonneront comme celles d'il y a quatorze ans. Puisses-tu, cette fois, les entendre : elles vont sonner pour toi. » 6. L'hommage d'aujourd'hui n'appelle que le chant qui va s'élever maintenant, ce *Chant des Partisans* que j'ai entendu murmurer comme un chant de complicité, puis psalmodier dans le brouillard des Vosges et les bois d'Alsace, mêlé au cri perdu des moutons des tabors, quand les bazookas de Corrèze avançaient à la rencontre des chars de Rundstedt lancés de nouveau contre Strasbourg. 7. Écoute aujourd'hui, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le Chant du Malheur. 8. C'est la marche funèbre des cendres que voici. 9. À côté de celles de Carnot avec les soldats de l'an II, de celles de Victor Hugo avec les Misérables, de celles de Jaurès veillées par la Justice, qu'elles reposent avec leur long cortège d'ombres défigurées. 10. Aujourd'hui, jeunesse, puisses-tu penser à cet homme comme tu aurais approché tes mains de sa pauvre face informe du dernier jour, de ses lèvres qui n'avaient pas parlé ; ce jour-là, elle était le visage de la France...

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. *L'art de dire*

Lisez un passage de ce texte de manière à en exprimer le caractère solennel et pathétique.

2. *Recherche*

Présentez sous forme d'exposé ou de dossier un historique du Panthéon. Que représente-t-il ? Quels grands hommes y sont ensevelis ? Comment expliquer qu'on n'y trouve aucune femme ? Lesquelles pourraient y être transférées ?

Texte 2

Rocamboles

On a mis dans ma chambre une vieille commode achetée chez un brocanteur, elle est en bois sombre, avec une épaisse plaque de marbre noir, des tiroirs ouverts se dégagent une forte odeur de renfermé, de moisi, ils contiennent plusieurs énormes volumes reliés en carton recouvert d'un papier noir à veinules jaunâtres... le marchand a oublié ou peut-être négligé de les retirer... c'est un roman de Ponson du Terrail, *Rocamboles*.

Tous les sarcasmes de mon père... « C'est de la camelote, ce n'est pas un écrivain, il a écrit... je n'en ai, quant à moi, jamais lu une ligne... mais il paraît qu'il a écrit des phrases grotesques... "Elle avait les mains froides comme celles d'un serpent..." c'est un farceur, il se moquait de ses personnages, il les confondait, les oubliait, il était obligé pour se les rappeler de les représenter par des poupées qu'il enfermait dans ses placards, il les en sortait à tort et à travers, celui qu'il avait fait mourir, quelques chapitres plus loin revient bien vivant... tu ne vas tout de même pas perdre ton temps... » Rien n'y fait... dès que j'ai un moment libre je me dépêche de retrouver ces grandes pages gondolées, comme encore un peu humides, parsemées de taches verdâtres, d'où émane quelque chose d'intime, de secret... une douceur qui ressemble un peu à celle qui plus tard m'enveloppait dans une maison de province, vétuste, mal aérée, où il y avait partout des petits escaliers, des portes dérobées, des passages, des recoins sombres...

Voici enfin le moment attendu où je peux étaler le volume sur mon lit, l'ouvrir à l'endroit où j'ai été forcée d'abandonner... je m'y jette, je tombe... impossible de me laisser arrêter, retenir par les mots, par leur sens, leur aspect, par le déroulement des phrases, un courant invisible m'entraîne avec ceux à qui de tout mon être imparfait mais avide de perfection je suis attachée, à eux qui sont la bonté, la beauté, la grâce, la noblesse, la pureté, le courage mêmes... je dois avec eux affronter des désastres, courir d'atroces dangers, lutter au bord de précipices, recevoir dans le dos des coups de poignard, être séquestrée, maltraitée par d'affreuses mégères, menacée d'être perdue à jamais... et chaque fois, quand nous sommes tout au bout de ce que je peux endurer, quand il n'y a plus le moindre espoir, plus la plus légère possibilité, la plus fragile vraisemblance... cela nous arrive... un courage insensé, la noblesse, l'intelligence parviennent juste à temps à nous sauver...

C'est un moment de bonheur intense... toujours très bref... bientôt les transes, les affres me reprennent... évidemment les plus valeureux, les plus beaux, les plus purs ont jusqu'ici eu la vie sauve... jusqu'à présent... mais comment ne pas craindre

que cette fois... il est arrivé à des êtres à peine moins parfaits... si, tout de même, ils l'étaient moins, et ils étaient moins séduisants, j'y étais moins attachée, mais j'espérais que pour eux aussi, ils le méritaient, se produirait au dernier moment... eh bien non, ils étaient, et avec eux une part arrachée à moi-même, précipités du haut des falaises, broyés, noyés, mortellement blessés... car le Mal est là, partout, toujours prêt à frapper... Il est aussi fort que le Bien, il est à tout moment sur le point de vaincre... et cette fois tout est perdu, tout ce qu'il peut y avoir sur terre de plus noble, de plus beau... le Mal s'est installé solidement, il n'a négligé aucune précaution, il n'a plus rien à craindre, il savoure à l'avance son triomphe, il prend son temps... et c'est à ce moment-là qu'il faut répondre à des voix d'un autre monde... « Mais on t'appelle, c'est servi, tu n'entends pas ? »... il faut aller au milieu de ces gens petits, raisonnables, prudents, rien ne leur arrive, que peut-il arriver là où ils vivent... là tout est si étriqué, mesquin, parcimonieux... alors que chez nous là-bas, on voit à chaque instant des palais, des hôtels, des meubles, des objets, des jardins, des équipages de toute beauté, comme on n'en voit jamais ici, des flots de pièces d'or, des rivières de diamants... « Qu'est-ce qu'il arrive à Natacha ? » j'entends une amie venue dîner poser tout bas cette question à mon père... mon air absent, hagard, peut-être dédaigneux a dû la frapper... et mon père lui chuchote à l'oreille... « Elle est plongée dans *Rocamboles* ! » L'amie hoche la tête d'un air qui signifie : « Ah, je comprends... »

Mais qu'est-ce qu'ils peuvent comprendre...

Nathalie SARRAUTE, *Enfance*. Paris: Gallimard, 1983.

Nathalie SARRAUTE, née Natalya Tcherniak (1900-1999)

D'origine russe, elle participe au mouvement du «nouveau roman»: le romancier n'est plus omniscient, mais jette sur le monde un regard extérieur et objectif.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

• *sarcasmes* • *émane* • *être séquestrée* • *les transes, les affres* • *parcimonieux* • *équipages*. Informez-vous sur Ponson du Terrail et la série des *Rocamboles*.

2. Les indices du texte

Quels indices permettent de déterminer le caractère autobiographique de ce texte ? Quelle période de sa vie l'auteur évoque-t-elle ? Quel pouvait être son âge au moment des faits ? À quel âge a-t-elle publié ce recueil de souvenirs ? À quel temps ce texte est-il rédigé ?

3. Le thème du texte

Quel est le thème de cet extrait ? Dans quelles circonstances la narratrice a-t-elle découvert *Rocamboles* ? Qu'est-ce qui l'a attirée ? Relevez les expressions qui

traduisent le jugement du père sur l'auteur de *Rocamboles*. Sur quoi son jugement est-il fondé ? Quels reproches pourrait-on faire au père de la narratrice ? En quoi l'attitude des adultes est-elle propre à inciter Natacha à poursuivre sa lecture de *Rocamboles* ?

4. *Le plaisir de lire*

D'après les indices donnés par la narratrice, précisez à quel type de roman appartient *Rocamboles* (situations, personnages, péripéties, décors...). Quelle lutte symbolique *Rocamboles* met-il en scène à ses yeux ?

Relevez les expressions qui traduisent les réactions de la jeune lectrice. Quels sentiments éprouve-t-elle alternativement ? Quel effet la lecture produit-elle sur l'enfant ? Que devient pour elle le monde extérieur ? Comment le juge-t-elle ?

5. *Les enjeux du texte*

Ce texte est-il la simple évocation d'un souvenir de lecture ? Quelle portée plus générale peut-il avoir ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Quel adjectif est dérivé du nom du personnage de Ponson du Terrail ? Quand est-il apparu ?
- Cherchez-en des synonymes et utilisez-les en situation dans des phrases.
- Faites entrer dans un contexte les mots et les expressions ci-dessous :

négliger de faire qch; se moquer de qn; à tort et à travers; se jeter à qch; affronter qch; être maltraité; être perdu; endurer qch; être attaché à qn ou à qch; être sur le point de...; prendre son temps.

- Donnez en français les définitions des mots suivants :

camelote (f), bonheur (m), broyé, -e, savourer, étriqué, -e, mesquin, -e, parcimonieux, -euse.

- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants :

se dégager, envelopper, passage (m), retenir, courant (m), bout (m), arriver, plonger.

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Transformez à la voix passive les expressions :

1. Une douceur ... m'enveloppait dans une maison de province, vétuste, mal aérée... 2. Bientôt les transes, les affres me reprennent... 3. Il n'a négligé aucune précaution. 4. Mon air absent, hagard, peut-être dédaigneux a dû la frapper...

II. Expliquez l'emploi ou le non-emploi de l'article :

1. On a mis dans ma chambre une vieille commode achetée chez un brocanteur. 2. Des tiroirs ouverts se dégage une forte odeur de renfermé, de moisi. 3. C'est de la camelote, ce n'est pas un écrivain. 4. Je n'en ai, quant à moi, jamais lu une

ligne... 5. Dès que j'ai un moment libre je me dépêche de retrouver ces grandes pages gondolées, comme encore un peu humides, parsemées de taches verdâtres, d'où émane quelque chose d'intime, de secret... une douceur qui ressemble un peu à celle qui plus tard m'enveloppait dans une maison de province, vétusté, mal aérée, où il y avait partout des petits escaliers, des portes dérobées, des passages, des recoins sombres... 6. Un courant invisible m'entraîne avec ceux à qui de tout mon être imparfait mais avide de perfection je suis attachée, à eux qui sont la bonté, la beauté, la grâce, la noblesse, la pureté, le courage mêmes... 7. Un courage insensé, la noblesse, l'intelligence parviennent juste à temps à nous sauver... 8. Et c'est à ce moment-là qu'il faut répondre à des voix d'un autre monde... 9. ... alors que chez nous là-bas, on voit à chaque instant des palais, des hôtels, des meubles, des objets, des jardins, des équipages de toute beauté, comme on n'en voit jamais ici, des flots de pièces d'or, des rivières de diamants...

III. Analysez l'emploi des temps dans le texte.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. Autoportrait

À la manière de N. Sarraute, faites votre autoportrait de lecteur.

2. Sujet de réflexion

Vous laissez-vous influencer par le jugement d'autrui ou cherchez-vous à vous déterminer par vous-même ? Fondez votre réflexion sur des exemples précis et vécus.

Texte 3

Bouillon de culture

Journaliste chroniqueur à France-Inter, Philippe Meyer ironise sur les moeurs de la France contemporaine.

Heureux habitants de la Charente et des autres départements français, n'est-il pas admirable de constater, année après année, que, dans notre pays, l'influence civilisatrice de la culture s'étend aux domaines les plus variés et les plus ordinaires de l'activité humaine. Tout frémit en France d'un formidable appétit culturel. Nombre de pinardiers tiennent désormais des oenothèques, le jambon-beurre avec supplément cornichons se vend dans rien moins que des sandwicheries et, sans vouloir me vanter, ma propre marchande de légumes, quoique tenant échoppe dans une rue encore populaire, y fait maintenant diffuser de la musique classique.

Je sentais le coup venir depuis belle lurette. Au printemps dernier, elle avait réaménagé ses étals. Dorénavant, les fruits et les plantes potagères devaient se présenter dans d'impeccables casiers en pin massif artistiquement disposés à l'angle

de miroirs, le tout évoquant davantage la composition d'une nature morte que les vénales activités de la boutique.

Aujourd'hui, de la carotte à l'artichaut, tout est rangé selon son calibre après avoir été débarrassé par les employées des traces impures de la glèbe originelle. Dans ce temple végétal, on ne serait pas surpris de voir, au-dessus des tomates, un petit panneau précisant qu'il s'agit de plantes solanacées, et je m'attends à lire bientôt sur l'étiquette du poireau non seulement son nom latin, *porum*, mais encore des indications botaniques sur cette variété d'ail bisannuelle de la famille des liliacées qu'Anatole France appelait « les asperges du pauvre ».

Déjà, pour servir les fruits secs, les vendeuses enfilent des gants de chirurgien, et leur élégance digne des speakerines de la télévision fait éprouver de la gêne de n'être venu leur demander qu'un modeste et rural kilo de pommes de terre. « Des vitelottes ou des hollandes? » s'enquiert alors la spécialiste de la tubercule auprès du client décontenancé et se sentant aussi ridicule que la dame à qui l'on proposait du caviar et qui répondait : « Non, merci, mon médecin m'interdit les oeufs. »

Certes, la transformation du magasin de fruits et légumes en centre de conseil aux frugivores et en institut de légumologie appliquée ne va pas sans une sensible élévation du prix du kilo de patates, mais il est aisé de s'assurer que le profit n'est pas le moteur essentiel de ces transformations. « Vous savez », expliquait la marchande à une personne qui s'effrayait du coût des changements opérés dans la boutique, tandis que l'on emballait son raisin dans du papier cadeau, « vous savez, le petit commerce, c'est un métier de la communication. »

En rentrant à la maison, je me suis demandé un instant si je n'allais pas ranger mes pommes de terre vitelottes dans un vase sur la cheminée plutôt que dans un bac, dans la cuisine. C'est alors que je me suis souvenu de cette phrase de Giraudoux dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu* : « Il n'est pas très prudent, écrivait-il, d'avoir des dieux et des légumes trop dorés. »

Je vous souhaite le bonjour !

Nous vivons une époque moderne.

5 septembre

Philippe MEYER. *Nous vivons une époque moderne*. - P.: Éd. du Seuil, 1991.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

• *pinardiens* • *oenothèques* • *tenant échoppe* • *une nature morte* • *les vénales activités* • *selon son calibre* • *la glèbe originelle* • *plantes solanacées* • *la famille des liliacées* • *rural* • *tubercule* .

2. La situation de production

Qui parle ? À qui s'adresse-t-il ?

De quoi est-il question ? Relevez l'expression-clé.

3. Thème et enjeu du texte

Quelle expérience sert de point de départ à la chronique de Ph. Meyer ?

En quoi le thème traité a-t-il valeur de symbole ?

Quels travers de la société contemporaine Ph. Meyer tourne-t-il en ridicule ?

4. Les procédés de l'ironie

Complétez le tableau suivant :

Termes courants qui désignent la réalité	Expressions substituées	Procédé de style utilisé

En quoi consiste l'ironie de ce texte ? En quoi la citation de Giraudoux s'harmonise-t-elle aux propos de Philippe Meyer ? Quel procédé ironique y observez-vous ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Quelle est l'étymologie du mot *oenothèque* ?
- Comment sont formés les mots *frugivore* et *légumologie* ? Amusez-vous à former d'autres néologismes (c'est-à-dire des mots nouveaux qui ne figurent pas dans le dictionnaire) désignant des comportements ou des sciences fantaisistes.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:
il est admirable de constater, sans vouloir se vanter, s'attendre à faire qch, faire éprouver de la gêne, se sentir ridicule, enfiler des gants, l'élégance digne de qn, le papier cadeau, un métier de la communication, il n'est pas très prudent de faire qch.
- Donnez en français la définition des mots suivants:
influence (f), domaine (m), s'étendre, diffuser, sentir, angle (m), panneau (m), indication (f), variété (f), commerce (m).
- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:
activité (f), appétit (m), coup (m), fruit (m), plante (f), trace (f), conseil (m), ridicule (adj.), élégance (f), sentir.
- Trouvez les synonymes des mots suivants:
heureux,-se, admirable, se vanter, élévation (f), prudent,-e, dorénavant, effrayer.

GRAMMAIRE ET COMPRÉHENSION

I. Donnez la nature et la fonction de la proposition *quoique tenant échoppe dans une rue encore populaire*. Substituez une tournure équivalente comportant un verbe conjugué à un mode personnel.

II. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. Heureux habitants de la Charente et des autres départements français, n'est-il pas admirable de constater, année après année, que, dans notre pays, l'influence civilisatrice de la culture s'étend aux domaines les plus variés et les plus ordinaires de l'activité humaine. 2. Nombre de pinardiers tiennent désormais des oenothèques, le jambon-beurre avec supplément cornichons se vend dans rien moins que des sandwicheries et, sans vouloir me vanter, ma propre marchande de légumes, quoique tenant échoppe dans une rue encore populaire, y fait maintenant diffuser de la musique classique. 3. Dorénavant, les fruits et les plantes potagères devaient se présenter dans d'impeccables casiers en pin massif artistiquement disposés à l'angle de miroirs, le tout évoquant davantage la composition d'une nature morte que les vénales activités de la boutique. 5. Aujourd'hui, de la carotte à l'artichaut, tout est rangé selon son calibre après avoir été débarrassé par les employées des traces impures de la glèbe originelle. 6. Déjà, pour servir les fruits secs, les vendeuses enfilent des gants de chirurgien, et leur élégance digne des speakerines de la télévision fait éprouver de la gêne de n'être venu leur demander qu'un modeste et rural kilo de pommes de terre. 7. « Vous savez », expliquait la marchande à une personne qui s'effrayait du coût des changements opérés dans la boutique, tandis que l'on emballait son raisin dans du papier cadeau, « vous savez, le petit commerce, c'est un métier de la communication. »

III. Analysez l'emploi des temps:

1. Tout frémit en France d'un formidable appétit culturel. 2. Au printemps dernier, elle avait réaménagé ses étals. 3. Dorénavant, les fruits et les plantes potagères devaient se présenter dans d'impeccables casiers en pin massif artistiquement disposés à l'angle de miroirs, le tout évoquant davantage la composition d'une nature morte que les vénales activités de la boutique. 4. Dans ce temple végétal, on ne serait pas surpris de voir, au-dessus des tomates, un petit panneau précisant qu'il s'agit de plantes solanacées, et je m'attends à lire bientôt sur l'étiquette du poireau non seulement son nom latin, *porum*, mais encore des indications botaniques sur cette variété d'ail bisannuelle de la famille des liliacées qu'Anatole France appelait « les asperges du pauvre ». 5. En rentrant à la maison, je me suis demandé un instant si je n'allais pas ranger mes pommes de terre vitelottes dans un vase sur la cheminée plutôt que dans un bac, dans la cuisine. Dans ce temple végétal, on ne serait pas surpris de voir, au-dessus des tomates, un petit panneau précisant qu'il s'agit de plantes solanacées, et je m'attends à lire bientôt sur l'étiquette du poireau non seulement son nom latin, *porum*, mais encore des indications botaniques sur cette variété d'ail bisannuelle de la famille des liliacées qu'Anatole

France appelait « les asperges du pauvre ». 7. C'est alors que je me suis souvenu de cette phrase de Giraudoux dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu* : « Il n'est pas très prudent, écrivait-il, d'avoir des dieux et des légumes trop dorés. »

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. *À la manière de ...*

En vous inspirant des procédés de style mis en oeuvre dans le texte de Ph. Meyer, rédigez à votre tour une « chronique pour sourire » sur le thème de votre choix (par exemple, la mode, la publicité, les animaux domestiques, l'ameublement..).

2. *Droit de réponse*

Usant de son droit de réponse, un «heureux habitant» d'un département français critique le texte de Ph. Meyer. Développez les arguments qui peuvent lui être opposés et appuyez-vous sur des exemples.

Texte 4

La souris qui a dévoré la Brie

« LES PAYSANS DU DISNEYLAND »

A2, 22 h 30

Les « imagineers » de l'empire Disney n'ont pas lésiné sur la mise en scène. Dès la sortie de l'autoroute, le large ruban de macadam bordé d'herbe vert petit pois mène tout droit vers le château de la Belle au bois dormant. Sunset Boulevard en pleine Seine-et-Marne ! De cette cicatrice, nul ne peut voir de chaque côté de la route les champs dévastés, les pelleteuses en pleine action, les communes coupées en deux par les échangeurs et les agriculteurs en colère. L'envers du décor. À 40 kilomètres de Paris, 600 hectares d'une terre fertile et riche, le «grenier à blé de la France», sont devenus une terre sinistrée. La métamorphose des portes de la Brie en petite Amérique a mis dans une totale impuissance, malgré leurs centaines d'hectares, un bon nombre d'agriculteurs. Des fétus de paille face à la puissance conjuguée de l'appareil de l'État français et d'une énorme entreprise multinationale. Le parc de loisirs Disney a poussé comme un champignon, et une forêt d'hôtels et de bureaux a pris la place des champs. Désormais, les paysans ne font plus partie du paysage. «*Disney m'a gâché mon avenir*», dit Éric Dupré, qui comptait bien reprendre l'exploitation de son père, mais qui devra aller chercher ailleurs de la terre pour planter ses betteraves. Des mots graves, mais impuissants, face au discours imperturbable des dirigeants de Disney. «*Cette région va devenir le carrefour de l'Europe, lance Jim Cora, le directeur général, le monde entier venait à Paris, le monde entier viendra à Marne-la-Vallée*» .

À Coupvray, Serris, Bailly-Romainvilliers, Chessy et Magny-le-Hongre, les cinq communes concernées et regroupées en syndicat d'agglomération nouvelle, on essaie de refaire l'histoire de ce projet qui leur est tombé dessus. Un miroir aux alouettes. Une gigantesque opération d'urbanisme qui n'en est qu'à ses débuts, puisqu'à terme Disney aura la mainmise sur 2 000 hectares de terre briarde. « *Une expérience tellement unique*, explique Robert Fitzpatrick, P.D.G. d'Euro Disney, *qu'il n'y a aucune raison de penser qu'elle cessera un jour d'exister.* »

Le rêve américain a planté ses racines là où des paysans français travaillaient depuis des siècles. Leur lourd héritage s'est converti en paillettes. Et leur terre risque maintenant, si l'affluence touristique ne répond pas aux prévisions, de se transformer en no man's land de béton.

« *Les paysans du Disneyland* »,
un film de Marc Van Dessel,
une enquête de Yves Eudes.

Marion LÉVY, *L'Événement du jeudi*, 4 au 10 juin 1992.

ETUDE DU TEXTE

1. Consultez les usuels

Précisez le sens des mots et expressions suivants :

• «*imagineers*» • *lésiner* • *des fétus de paille* • *conjuguée* • *une entreprise multinationale* • *le discours imperturbable* • *un miroir aux alouettes* • *aura la mainmise* • *no man's land*.

Qu'est-ce que la *Brie*? *Sunset Boulevard* ?

Situez sur une carte la région et les différentes communes citées.

2. Type de texte et situation de production

Quel type de texte annonce la mise en page ? Quelles autres indications le confirment ?

Qui écrit ? À quel sujet ? À quelle occasion ?

3. Les enjeux du texte

Sur quel jeu de mots le titre est-il formé ?

Quelles en sont les connotations? Quelles sont les différentes interprétations possibles ?

Les auteurs du film et celui de cet article sont-ils favorables ou non à Euro Disney ? Relevez les expressions qui décrivent «l'envers du décor» et dégagez les différents arguments.

Qu'a de paradoxal le choix de l'emplacement d'Euro Disney? Comment peut-on néanmoins l'expliquer ?

Sur quels problèmes l'auteur de l'article cherche-t-il à attirer l'attention de ses lecteurs ?

ENRICHISSEZ VOTRE VOCABULAIRE

- Quelle est l'étymologie du mot *imperturbable*? Formez d'autres adjectifs à l'aide des mêmes préfixe et suffixe.
- À quel champ lexical appartient le mot *mainmise*? Cherchez d'autres termes appartenant au même champ lexical et utilisez-les en situation dans des phrases de votre composition.
- Faites entrer dans des phrases les expressions suivantes:
la mise en scène, en pleine action, coupé en deux, en colère, une terre fertile et riche, mettre dans une totale impuissance, faire partie de, gâcher l'avenir de qn, tomber dessus, planter ses racines.
- Donnez en français la définition des mots suivants:
lésiner, macadam (m), cicatrice (f), dévaster, sinistré,-e, fêtu (m), imperturbable, commune (f), syndicat (m), héritage (m).
- Relevez dans le dictionnaire les différentes acceptions des mots suivants:
fertile, exploitation (f), gâcher, grave, carrefour(m), puissance (f), racine (f), pousser, planter, partie (f).
- Trouvez les synonymes des mots suivants:
riche, colère (f), énorme, regrouper, concerner, essayer, expérience (f), unique, raison (f), penser.

GRAMMAIRE ET COMRÉHENSION

I. Donnez la nature et la fonction des groupes nominaux suivants :

les champs dévastés ; les communes coupées en deux ; les échangeurs ; les agriculteurs en colère.

II. Expliquez l'emploi et le non emploi de l'article:

1. Dès la sortie de l'autoroute, le large ruban de macadam bordé d'herbe vert petit pois mène tout droit vers le château de la Belle au bois dormant. 2. Le parc de loisirs Disney a poussé comme un champignon, et une forêt d'hôtels et de bureaux a pris la place des champs. 3. Des mots graves, mais impuissants, face au discours imperturbable des dirigeants de Disney. 4. À Coupvray, Serris, Bailly-Romainvilliers, Chessy et Magny-le-Hongre, les cinq communes concernées et regroupées en syndicat d'agglomération nouvelle, on essaie de refaire l'histoire de ce projet qui leur est tombé dessus. 5. «*Une expérience tellement unique, explique Robert Fitzpatrick, P.D.G. d'Euro Disney, qu'il n'y a aucune raison de penser qu'elle cessera un jour d'exister*». 6. Le rêve américain a planté ses racines là où des paysans français travaillaient depuis des siècles. 7. Et leur terre risque maintenant, si l'affluence touristique ne répond pas aux prévisions, de se transformer en no man's land de béton.

III. Analysez l'emploi des temps:

1. Dès la sortie de l'autoroute, le large ruban de macadam bordé d'herbe vert petit pois mène tout droit vers le château de la Belle au bois dormant. 2. À 40 kilomètres de Paris, 600 hectares d'une terre fertile et riche, le « grenier à blé de la France », sont devenus une terre sinistrée. 3. Désormais, les paysans ne font plus partie du paysage. 4. « *Disney m'a gâché mon avenir* », dit Éric Dupré, qui comptait bien reprendre l'exploitation de son père, mais qui devra aller chercher ailleurs de la terre pour planter ses betteraves. 5. « *Cette région va devenir le carrefour de l'Europe*, lance Jim Cora, le directeur général, *le monde entier venait à Paris, le monde entier viendra à Marne-la-Vallée* ». 6. Une gigantesque opération d'urbanisme qui n'en est qu'à ses débuts, puisqu'à terme Disney aura la mainmise sur 2 000 hectares de terre briarde. 7. Le rêve américain a planté ses racines là où des paysans français travaillaient depuis des siècles.

DE LA LECTURE À L'ÉCRITURE

1. Changement de point de vue

Dans un autre organe de presse, un journaliste rédige un vibrant plaidoyer en faveur du parc de loisirs Disney. Reprenez point par point les arguments de l'article étudié et tournez-les dans un sens optimiste.

2. Sujet de réflexion

Dans son traité sur l'éducation, J.-J. Rousseau affirmait qu'il suffisait à un enfant de disposer d'un bout de bois pour s'amuser pendant des heures et développer son imagination. Essayez de comprendre ce point de vue et comparez-le à votre propre expérience.

3. Pour ou contre les parcs de loisirs ?

Rassemblez de la documentation sur les différents parcs de loisirs réalisés en France. Étudiez les thèmes, les différentes prestations proposés et faites-vous une opinion dont vous débattrez en classe entre vous.

Lexique

Adjuvant : terme qui désigne les objets ou les êtres qui viennent en aide au héros.

Allégorie : consiste à incarner une abstraction dans un être vivant qui en est la représentation concrète. P. ex.: *La Mort, cette faucheuse*.

Anaphore : consiste à reprendre un même terme ou une même expression à la même place et avec la même fonction grammaticale. P. ex. : *Rome, l'unique objet... Rome, à qui vient ton bras... Rome, qui t'a vu naître... Rome, enfin que je hais...*

Antiphrase : consiste à utiliser un terme dans un sens contraire au sien. Le ton et le contexte, le plus souvent ironique signalent le procédé.

Antithèse : est un procédé stylistique qui oppose les idées et fait naître le contraste. Consiste à opposer deux expressions de sens contraires. Elle est renforcée ou bien: par le parallélisme des constructions (1) ou bien: par une construction en chiasme (2), où les éléments sont croisés selon le schéma ci-contre. P. ex. :

- 1) *A père avare (a - b)*
filz prodigue (a - b)
- 2) *Tel qui rit vendredi*
a b

b a
dimanche pleurera

Autobiographie, autobiographique : récit où l'auteur raconte sa propre vie ; l'auteur est à la fois le **narrateur** et le **protagoniste** de son récit.

Biographie, biographique (du grec *bios* = vie, *graphein* = écrire) : la biographie raconte la vie d'une personne.

Champ lexical : c'est l'ensemble des termes (verbes, noms, adjectifs, adverbes et expressions) qui se rapportent à un même thème. Voir Annexe 2.

Champ sémantique : c'est l'ensemble des sens ou emplois de ce mot. Lorsqu'un mot possède plusieurs sens, on parle de polysémie.

Chronologique (récit) : récit qui rapporte les événements dans l'ordre où ils se sont produits.

Comparaison : consiste à marquer la ressemblance qui existe entre deux êtres, deux objets, ou entre un être et un objet. Les deux termes de la comparaison peuvent être liés par: des conjonctions et des locutions conjonctives telles que: *comme* (marque la ressemblance); *plus que* (degré supérieur), *ainsi que*, *autant que* (l'égalité); des verbes: *ressembler*, *tenir de*, *être*; des adjectifs: *semblable*, *pareil*, *même*, *tel*; des prépositions:

avec, en, de; le conditionnel des verbes qui expriment le jugement: *on dirait, on eût dit*.

Connotations : les connotations d'un mot sont l'ensemble des sensations, des idées ou des images qu'il évoque dans l'esprit de l'auteur ou du lecteur : ainsi le mot SOURCE fait surgir des images de **fraîcheur, d'eau jaillissante, d'ombre apaisante, de vie** ; alors que le mot DÉSERTE fait surgir des **images de soif, de chaleur torride, de lumière aveuglante, de souffrance** et de mort. Les connotations de ces deux termes sont totalement opposées.

Conte : récit imaginaire ; le conte de fées fait intervenir le merveilleux, le surnaturel. Il met en scène un héros qui a une mission à accomplir : sur sa route il rencontrera des obstacles (**opposants**), des êtres ou des objets magiques qui lui apporteront leur aide (**adjuvants**). On retrouve les mêmes éléments dans les romans d'aventure.

Dénouement : façon dont se dénoue une crise, une situation, une histoire.

Destinataire : celui à qui s'adresse de façon générale un envoi, et plus particulièrement un message. Dans ce cas, il a pour synonymes **interlocuteur, auditeur**.

Dialogue : paroles que deux ou plusieurs personnages échangent entre eux directement (voir **discours direct**). Le changement d'interlocuteur est généralement marqué par des tirets en alinéas: - *Comment vas-tu ?* - *Bien, et toi ?*

Discours direct : consiste à rapporter les paroles de quelqu'un comme elles ont été réellement prononcées ; chacun parle donc son propre langage. C'est, pour ainsi dire, du **théâtre intégré au récit**. Les paroles rapportées au discours direct sont signalées par des « ... » ; des **tirets** marquent le changement d'interlocuteur ; un **verbe introducteur** placé avant, en incise ou après, introduit le dialogue. Par exemple : *Il promet* : « *Je viendrai demain* ». « *Je viendrai, promet-il, demain* ». Ou « *Je viendrai demain* », *promet-il*.

Discours indirect : consiste à rapporter les paroles de quelqu'un **en les intégrant au texte narratif**. Il permet de résumer ou d'intégrer au récit ce qu'a dit un personnage. Il est introduit par un verbe qui peut être suivi : 1. d'une **construction prépositionnelle** : *Il promet de venir le lendemain*. 2. d'une **subordonnée conjonctive** : *Il promet qu'il viendrait le lendemain*. 3. d'une **construction libre** (phrase indépendante) : *Il me fit une promesse solennelle : il viendrait le lendemain dès qu'il pourrait*.

Ellipse (narrative) : procédé qui consiste à passer sous silence certains événements ou certaines périodes dans un récit. Elles se signalent par des formules du type : *Vingt ans après...*

Enjeux du texte : Un auteur veut informer, influencer, émouvoir, faire rêver... : ce sont les **enjeux** du texte.

Épopée : narration qui met en scène les exploits extraordinaires de héros d'une force et d'une noblesse d'âme hors du commun; elle fait souvent intervenir des éléments merveilleux (divinités, phénomènes atmosphériques qui influent sur le destin des héros...).

Étymologie : chercher l'étymologie d'un mot, c'est retrouver son origine, c'est-à-dire le

radical de base sur lequel il est formé, et les préfixes et suffixes utilisés.

Euphémisme : consiste à désigner une idée ou un objet par un terme ou une expression qui en efface ou en atténue le côté désagréable. P. ex. *S'éteindre* (mourir). *Le troisième âge* (les vieux).

Famille étymologique : l'ensemble des mots constitués à partir de radicaux français qui peuvent être différents, mais qui ont une même origine le plus souvent latine ou grecque.

Finale (situation) : dernière étape d'une **séquence narrative**.

Flash-back (ou retour en arrière) : procédé de composition qui consiste à raconter les événements non pas dans l'ordre où ils se sont déroulés mais en revenant en arrière.

Genre littéraire : chaque genre littéraire se caractérise à la fois par la nature des sujets traités, les enjeux du texte et la forme choisie. Ainsi une narration dans laquelle un auteur raconte ses souvenirs appartient au genre littéraire de **l'autobiographie**; de même une narration qui raconte, en vers, les exploits quasi surnaturels d'un héros hors du commun est une **épopée** ; un texte dans lequel les personnages dialoguent appartient au genre du **théâtre** ; une narration en prose qui raconte les aventures d'un ou plusieurs protagonistes dans un monde qui se donne pour réel est un **roman**, etc.

Homonymes : termes de sens différents mais qui ont ou bien la même orthographe (homographes) ou bien une sonorité semblable (homophones). P. ex. : *Les poules du couvent couvent. Les arts au soleil / lézards au soleil.*

Hyperbole : est un procédé stylistique qui consiste à exagérer pour impressionner l'esprit. En employant l'hyperbole on veut souligner les traits typiques des êtres vivants ou des objets.

P. ex. *L'élixir Godineau, la grande découverte du siècle*

Hyperbolique : qui a les caractéristiques de **l'hyperbole**.

Indice : élément du texte à partir duquel on peut tirer un certain nombre d'informations. Par exemple, les **indices de lieu** permettent de situer le lieu où se déroule une action ; les **indices de temps** d'en suivre les différentes étapes ; les **indices lexicaux** sont les mots utilisés par le **narrateur** et qui, appartenant à tel ou tel **champ lexical**, permettent au lecteur attentif de repérer les intentions du texte.

Initiale (situation ou atmosphère) : qui se trouve au début, au point de départ.

Litote : Consiste à dire le moins pour suggérer le plus : le contexte et le ton sont déterminants. P. ex. *Va ! je ne te hais point !* (= je t'aime !)

Locuteur : celui qui parle.

Métaphore : c'est la nomination d'un objet par un autre lié au premier par l'association des similitudes. C'est une comparaison raccourcie ou sous-entendue. Elle applique à un objet le nom d'un autre objet grâce à des rapports d'analogie ou de ressemblance qu'on peut saisir entre eux. Autrement dit c'est la transposition du sens, ou l'emploi des mots au sens

figuré.

Le rôle de la métaphore dans la langue est très grand. La métaphore est un des moyens de l'enrichissement de la langue.

Les écrivains ont recours à la métaphore dans des buts différents : pour dépeindre la nature, les hommes, les phénomènes sociaux, etc.

La métaphore peut être *simple* ou *développée* : la métaphore simple ne contient qu'une image et la métaphore développée entraîne toute une série de mots employés au sens figuré. L'image est créée par tout le contexte.

Métonymie : ainsi que la métaphore est un des moyens de l'enrichissement de la langue.

La métonymie est un changement ou un développement de sens qui a à la base un rapport de contiguïté. Les rapports de la métonymie sont extrêmement variés :

1. le rapport entre le producteur et le produit (*un délicieux Corot*, c'est-à-dire un tableau de Corot) ;
2. le rapport entre la matière et l'article (les poches pleines *d'or*) ;
3. le rapport entre le contenant et le contenu (*La ville s'est révoltée*, c'est-à-dire les habitants de cette ville) ;
4. le rapport entre le tout et la partie (une mauvaise *langue*, c'est-à-dire un homme méchant ; une *barbe grise*, c'est-à-dire un vieillard) ;
5. le rapport entre le concret et l'abstrait (une *jeunesse*, c'est-à-dire une jeune personne).

Comme procédé stylistique la métonymie joue un rôle assez restreint.

Monologue (du grec *mono* = seul et *logos* = discours) : paroles qu'un personnage s'adresse à lui-même à voix haute ou intérieurement (monologue intérieur).

Narrateur : celui qui raconte. Il peut ou bien être différent de l'auteur, ou bien se confondre avec lui (voir **autobiographie**). Il peut aussi être **extérieur au récit**, ne pas participer aux événements, ou bien être **intérieur au récit**, être l'un des **protagonistes**.

Objectif, ve : qui est exact, conforme à la réalité et ne reflète en aucun cas le point de vue de celui qui s'exprime. S'oppose à **subjectif, ve**.

Objectivité : qualité de ce qui donne la représentation la plus fidèle possible d'une réalité ; qualité de celui qui est neutre, impartial.

Omniscient (du latin *sciens* = qui sait, *omnia* = tout) : se dit du narrateur qui sait tout du passé ou des pensées et des sentiments les plus intimes de ses personnages.

Opposant : voir **conte**.

Oxymore : consiste à réunir dans un même groupe syntaxique des termes de sens contradictoire. P. ex.: Cette obscure *clarté*.

Paradoxal : qui tient du **paradoxe**.

Paradoxe (du grec *paradoxos* = qui est contraire à l'opinion commune) : opinion qui

surprend parce qu'elle est contraire à ce que l'on pense habituellement, ou qu'elle semble contradictoire dans les termes : Qui paie ses dettes s'enrichit..

Parodie : imitation scrupuleuse d'un texte dans l'intention de le tourner en ridicule.

Paronymes: termes de sens différent, de sonorité différente mais proche. P. ex. : Dire des *grumeaux* / dire des *gros mots*.

Péripiétés : événements qui surviennent successivement et qui marquent les différentes étapes d'un **récit**.

Périphrase : consiste à remplacer un terme par sa définition. P. ex.: *La capitale de la France*. (Paris).

Personnage secondaire : au théâtre ou dans un roman, personnage qui intervient de temps en temps dans l'action mais qui n'a pas de rôle déterminant.

Personnification : consiste à prêter à un être inanimé les sentiments, les comportements d'un être vivant. P. ex. : *Ces vents, ces flots, cette solitude qui furent mes premiers maîtres*.

Point de vue : Le décor, l'action, les personnages peuvent être décrits :

- par un narrateur omniscient (qui connaît le passé des personnages, leurs sentiments ou leurs pensées...);
- à travers le regard d'un personnage (**point de vue du personnage**) ;
- par un narrateur extérieur à l'action, qui ne perçoit que les apparences du réel (**point de vue externe**).

Procédés de style : voir **homonymes, paronymes, synonymes, périphrase, antiphrase, euphémisme, métonymie, métaphore, personnification, allégorie, antithèse, oxymore, hyperbole, litote, anaphore**.

Protagoniste : personnage qui joue le rôle le plus important dans un roman ou une pièce de théâtre.

Réaliste : qui représente ou veut représenter la réalité telle qu'elle est.

Récit : façon de raconter oralement ou par écrit des événements réels ou imaginaires. Un récit est constitué d'un ensemble de **séquences narratives**. Le récit peut suivre l'ordre dans lequel les événements se sont déroulés (récit **chronologique**) ou un ordre différent (voir **flash-back**).

Registres de langue : on en distingue trois : le registre **familier** (*j'sais pas qui c'est ton copain*), le registre **courant** (*je ne sais pas qui est ton camarade*), le registre **soutenu** (*j'ignore l'identité de ton ami*). Ils se distinguent par la ponctuation, le respect ou non des règles grammaticales, la prononciation, le vocabulaire utilisé.

Sens : on distingue le **sens propre** : c'est le premier sens d'un mot, souvent étymologique. Ainsi, *clé* vient du latin *clavis* qui désigne tout ce qui sert à fermer. Au sens propre, le mot signifie : un objet qui sert à fermer ou ouvrir une porte. Le **sens figuré** repose sur une image : ainsi, *prendre la clé des champs* est une image pour dire *partir en toute liberté* (les

champs ne peuvent être ni ouverts ni fermés avec une clé !). **Sens littéral** : se contente de donner aux mots d'une phrase ou d'un texte le sens qui figure dans le dictionnaire ; s'oppose à **sens** ou **portée symbolique**. P. ex.: *la rose est fanée*. **Sens littéral** : la rosé a perdu sa fraîcheur ; ses pétales tombent ; ses feuilles sont fripées. **Sens symbolique** : par sa grâce, sa beauté, la rose fait penser à la fraîcheur et à la grâce d'une jeune fille ; fanée, elle préfigure la vieillesse et la mort.

Séquence narrative : elle comporte : 1. une situation initiale ; 2. un élément modificateur ou perturbateur qui vient modifier la situation initiale ; 3. le déroulement des événements qui entraîne soit l'amélioration soit la dégradation de la situation ; 4. la situation finale, qui peut être le point de départ (la situation initiale) d'une nouvelle séquence.

Situation de production : Déterminer la situation de production d'un texte veut dire préciser qui parle, à qui, dans quelles circonstances.

Slogan : terme qui appartient au vocabulaire de la publicité; désigne une formule brève et frappante destinée à vanter les qualités d'un produit. Par exemple : *Renault Des voitures à vivre*.

Subjectif, ve : qui reflète les pensées, les sentiments de celui qui parle ou qui écrit. Une description ou un portrait peuvent être **objectifs** ou **subjectifs** ; p. ex., un portrait peut refléter la *tendresse*, l'*admiration* ou au contraire la *haine* ou le *mépris* que l'on éprouve pour quelqu'un.

Subjectivité : expression des idées ou des sentiments ; dans un texte, elle se traduit par la ponctuation (points d'exclamation, de suspension, d'interrogation, etc.), dans le vocabulaire choisi, dans le rythme des phrases : c'est ce qu'on appelle les **marques de la subjectivité**.

Suspense : procédé qui consiste à raconter les événements de façon telle que le lecteur attend avec angoisse la suite : il est suspendu.

Symbole : la colombe est le symbole de la paix ; la balance le symbole de la justice ; le chien le symbole de la fidélité. Le symbole est donc un objet concret qui représente une idée.

Symbolique (portée) : Lire un texte ne se limite pas à comprendre le sens littéral des mots du texte. Les champs lexicaux dominants, les images éveillent chez le lecteur des connotations qui donnent au texte un sens, une portée symbolique : ainsi, la *tempête* n'est pas seulement chez Chateaubriand un phénomène météorologique ; elle *symbolise les malheurs que la vie lui réserve*.

Symboliser : être le **symbole de...**

Synonyme : désigne des mots de sens proche. Les synonymes sont de même catégorie grammaticale ; ils appartiennent au même **champ lexical**. Ils peuvent se substituer les uns

aux autres sans que le sens général en soit modifié. P. ex.: *maison, habitation, demeure* sont synonymes.

Thème du texte : ce dont il s'agit dans le texte.

Type de texte : dans le domaine de la poésie, un **sonnet** est un type de texte ; dans le domaine de l'information, l'article **de presse** est un type de texte ; dans le genre romanesque, le **roman autobiographique** ou le **roman policier** sont des types de texte particuliers, de même que la **comédie** dans le genre théâtral. Ainsi le type de texte est la forme particulière qui, à l'intérieur d'un domaine plus vaste, se caractérise soit par une mise en page spécifique (vers ou prose, texte long ou court, mise en forme obéissant à des règles fixes ou non), soit par un sujet spécifique, soit par le registre dans lequel il est écrit.

Usuel (un) : ouvrage d'information que l'on consulte habituellement pour trouver des réponses à des questions précises et techniques ; on englobe sous cette dénomination par exemple les dictionnaires, les encyclopédies, ou encore les grammaires, etc.

Comment explorer un champ lexical

CHAMP LEXICAL : LA PEUR				
Registre de langue	Noms	Verbes	Adjectifs	Expressions
<i>Courant</i>	- crainte - frayeur - épouvante...	- craindre - (s')effrayer - (s')épouvanter...	- craintif - effrayé - épouvanté...	- être plus mort que vif - trembler comme une feuille...
<i>Soutenu</i>	- anxiété - effroi - appréhension - phobie...	- redouter - s'alarmer - appréhender...	- effarouché - anxieux - timoré...	
<i>Familier</i>	- frousse - trac - trouille - pétoche...	- flipper...	- froussard...	- avoir peur de son ombre - se cacher dans un trou de souris - ne pas en mener large - avoir les jetons, les chocottes - perdre les pédales...
<i>Antonymes</i>	- bravoure - courage - audace...	- affronter - braver...	- brave - courageux - audacieux...	

Навчальний посібник

Панченко Інна Володимирівна
Марінашвілі Мальвіна Джангізівна
Телецька Тетяна Володимирівна
Млинчик Андрій Венедиктович
Волошина Надія Гнатівна

Le français par les textes
Lecture analytique

Відповідальний редактор: кандидат філологічних наук, доцент Весна Т.В.